

VIA VERA

Ein Kulturweg für die Gemeinde Betzdorf





VIA VERA



Ein Kulturweg für die Gemeinde Betzdorf

Vorwort

Bürgermeisterin Marie-Josée Frank

Le vrai chemin

*«Rien n'est beau que le vrai,
le vrai seul est aimable»
(Nicolas Boileau 1636 – 1711)*

Si nous pouvons toujours appliquer le critère de la beauté à un grand nombre de monuments nés sous l'impulsion de l'homme du terroir, il est aussi vrai que l'architecture rurale – que certains qualifient de vernaculaire – est avant tout le résultat d'expériences innées, transmises de génération en génération.

Ainsi il devient évident que cet héritage bâti se nourrit de formes dictées par le fonctionnalisme. Plus encore, les façades harmonieuses et bien équilibrées des maisons paysannes sont pour ainsi dire composées de couches géologiques situées dans l'environnement immédiat. En d'autres termes la chaux, le sable, les pierres, tous des produits naturels gisant horizontalement dans le paysage ont été érigés verticalement par l'homme pour réapparaître sous forme de maisons, de granges, d'étables.

S'il en est ainsi, il appartient aux élus locaux de faire découvrir à leurs citoyens les beautés de ce monde, dont le patrimoine architectural rural est un témoin privilégié et de faire revivre ces édifices tombés dans l'oubli.

Un itinéraire culturel pédagogique comme VIA-VERA permet de rendre lisible le message du passé, de nous redécouvrir nous-mêmes et de mieux nous identifier avec notre environnement naturel. Toujours est-il que la qualité de nos villages se retrouve plutôt dans l'ensemble que dans le détail et que leur valeur s'exprime aussi dans l'enlacement du paysage et des volumes bâtis, de sorte qu'on peut parler d'un monument collectif.

Il me tient à cœur que ce message soit transmis aux habitants de notre commune, à ceux qui s'y installent pour de bon, mais aussi à ceux qui nous rendent visite occasionnellement. Ne l'oublions pas: re-visiter l'histoire est un devoir qui nous invite à une responsabilité collective.

Qu'il me soit permis d'exprimer un grand merci aux membres bénévoles de «Musek am Syrdall», à Mme Insa Hugo et à M. Georges Calteux qui ont conçu et mis en œuvre cet itinéraire qui est un enrichissement tout particulier pour notre communauté villageoise.

Marie-Josée Frank
Députée-Maire de la commune de Betzdorf

Via-Vera, un itinéraire culturel pour la commune de Betzdorf

Jeannot Waringo

L'institut européen des itinéraires culturels est installé au Luxembourg depuis 1997. Il a pour mission d'assurer, non seulement, la continuité, mais également le développement du programme des itinéraires culturels du Conseil de l'Europe.

Les itinéraires culturels sont fondés sur l'idée que la connaissance de l'histoire et de la culture des peuples européens est un facteur essentiel pour pouvoir rassembler et unir des femmes et des hommes de cultures et d'origines très différentes.

Au Luxembourg, le Service des sites et monuments nationaux du Ministère de la Culture a réalisé, depuis 1995, sous l'impulsion et sous la direction de M. Georges Calteux, deux itinéraires culturels, les circuits Wenzel et Vauban, qui ont été classés «circuits européens» par le Conseil de l'Europe et qui constituent aujourd'hui un important attrait culturel et touristique de notre capitale.

L'idée de créer un circuit culturel dans la commune de Betzdorf est née de la volonté de quelques habitants de la commune, et plus particulièrement de l'engagement de M. Georges Mesenburg et des responsables de «Musek am Syrdall», dans l'intérêt de la protection et de la mise en valeur du patrimoine culturel et naturel. Grâce à l'amitié qui existe depuis de nombreuses années entre les responsables de «Musek am Syrdall» et M. Georges Calteux, cette idée s'est très rapi-

dement traduite en projet concret de sorte que les travaux de recherche et de documentation ont pu commencer en décembre 2004. Un très grand merci revient à Mme Insa Hugo qui a été la cheville ouvrière de ce projet et dont la passion et l'acharnement ont permis de mener à terme le travail de recherche de ce projet.

Dès le départ, ce projet a trouvé l'appui des responsables de la commune de Betzdorf et du Ministère de la Culture. Sans leur appui et sans leur contribution financière, ce projet n'aurait pas pu se réaliser.

Nous tenons à remercier également la société des Chemins de fer luxembourgeois et plus particulièrement M. François Kohnen pour son aide très précieuse.

Cet itinéraire culturel parcourt les différentes localités de notre commune (Mensdorf, Roodt-sur-Syre, Olingen, Betzdorf, Berg) et permet au visiteur de découvrir, de manière didactique, des endroits qui évoquent notre passé et qui expliquent notre présent. De nombreux panneaux d'information racontent, tout au long du chemin, l'histoire et les histoires de notre patrimoine bâti et de notre patrimoine naturel. De nombreux bâtiments qui évoquent l'histoire de notre commune et l'architecture de sa région sont présents au cours de cette promenade.

Jeannot Waringo
Président de «Musek am Syrdall»

Kulturwanderung in Raum und Zeit

Georges Calteux

An dem Begriff Kultur haftet seit vielen Jahrhunderten ein elitärer Anstrich. Das liegt sicherlich an der Tatsache, dass Kultur vor allem vom Stadtmenschen in Anspruch genommen wurde. Dieser sah darin vor allem Theater- und Konzertbesuche, Literatur und Kunstobjekte. Auch unsere Schulen und ihre Lehrer haben vielfach auf dieser Wellenlänge unterrichtet und sich ausschließlich auf althergebrachtes Unterrichtsmaterial bezogen.

Alles war sicherlich an dieser Wertschätzung nicht falsch, aber jene Betrachtung war zu einseitig und trug dem Grundbegriff des Wortes Kultur, das vom lateinischen Vokabel „colere“ kommt, kaum Rechnung. Die Römer verstanden nämlich unter „colere“ 1. das Land bebauen, 2. den Geist rege halten.

Jene Römer, die vor 2000 Jahren damit begannen, unsere Gegend urbar zu machen, sahen den Begriff in einem eher globalistischen Konzept und die AGRI-CULTURA war für sie die Pflege der Felder und die ANIMI-CULTURA die Pflege des Geistes. Auch das Syretal, vom Widdebiertal und seinen römischen Spuren dominiert, hat dieses soziokulturelle Zusam-

menspiel erfahren. Wortwurzeln wie Syre und Verandunus sind Beweise, die sich in der Landschaft nachweisen lassen.

Als vor 30 Jahren im Lande Luxemburg nach dem europäischen Denkmalschutzjahr „Eine Zukunft für unsere Vergangenheit“ begonnen wurde, Kulturbegriffe aufzuwerten und zugänglicher zu machen, um jenen eine breitere Basis zu verschaffen, wurde ein erheblicher Widerstand in den traditionellen Kulturkreisen spürbar. Von der hohen Warte her wurden Stimmen laut, die davor warnten, „die Kultur aufzuweichen“, und es gab andere, die behaupteten, Bauernhausarchitektur habe nichts mit Denkmalpflege zu tun.

Glücklicherweise ist es in einer großangelegten nationalen Kampagne möglich gewesen, unsere Mitmenschen, aber auch viele Gemeindevorsteher zu überzeugen, dass ein gut erhaltenes Dorf in seiner Gesamtheit denkmalwürdig sein kann. Vielerorts wurden die nötigen Maßnahmen getroffen, so dass stellenweise ein neues Wir-Gefühl und ein berechtigter Stolz unter den Dorfbewohnern entstanden sind.

Wichtig ist, dass erkannt wurde, dass das Dorf aus einem ökologischen und kulturellen Netzwerk besteht, das über viele Generationen und Jahrhunderte hinweg aus dem Erdboden herausgewachsen ist. Wenn man das „einheimische“ Baumaterial betrachtet, das buchstäblich aus dem Widdebiertal herausgebrochen wurde, so erscheint die Symbiose Natur - Architektur völlig selbstverständlich.

Mehr noch. Hier haben Hand und Geist, Erfahrung und Kreativitätsschub sich in einem kollektiven Arbeitsprozess zusammengefunden und eine Dorfgemeinschaft entstehen lassen, die sich in einer mustergültigen Solidarität zu einer menschenwürdigen Gemeinschaft entwickelt hat.

Der Mann vom Lande hielt stets einen intensiven Dialog mit der Natur und musste im Kreislauf der Jahreszeiten auf die sich stellenden Fragen Antworten finden. So sind Natur- und Hauslandschaften ineinander gewachsen. Hier begegnen sich zwei Faktoren: die instinktive Handlung und die intelligente Ausführung, die beide von lebendiger Vorstellungskraft getragen sein müssen.

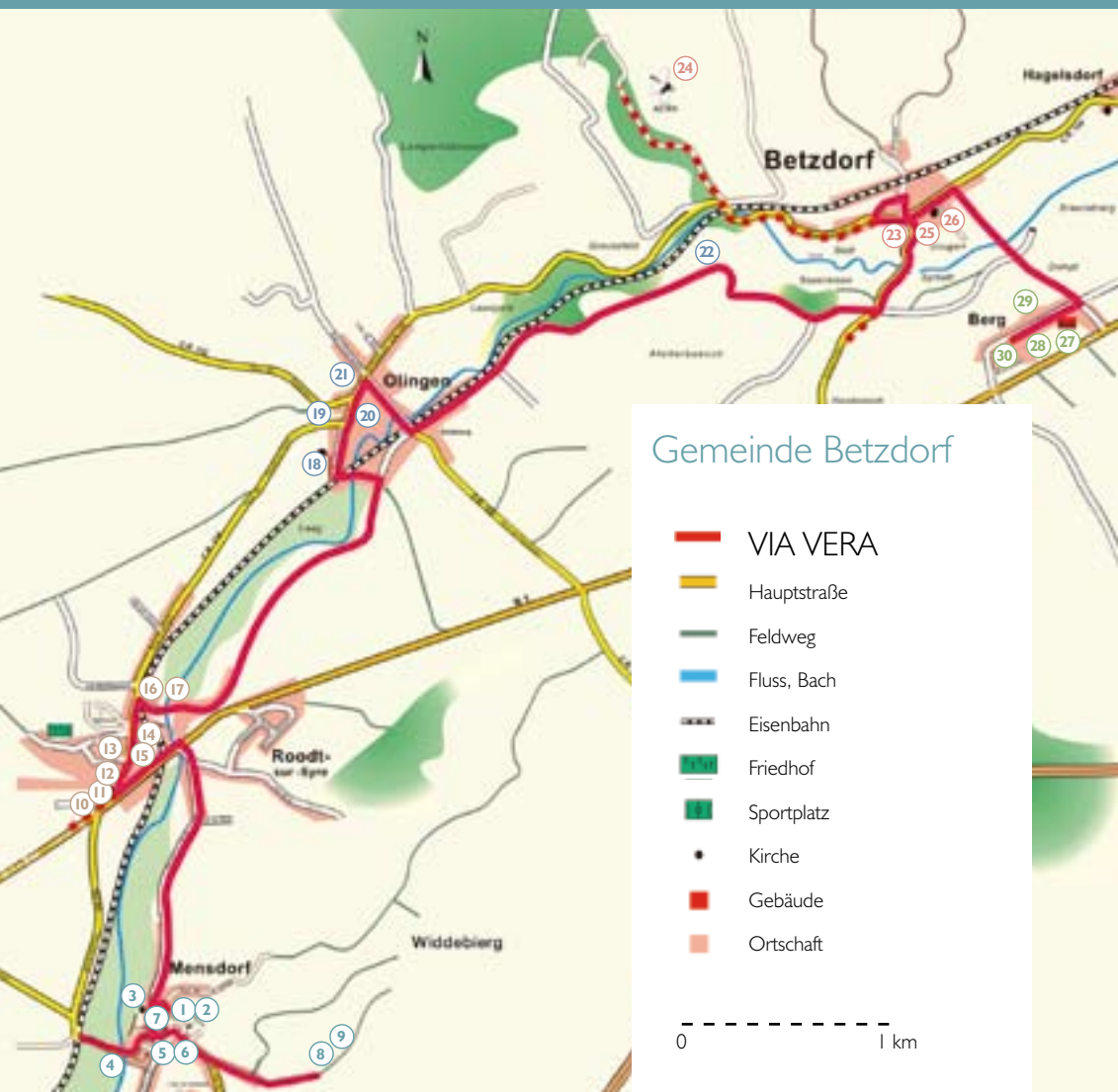
Jedoch muss auch zugegeben werden, dass diese mehrere Jahrtausende alten Wahrheiten seit mindestens zwei Generationen einen jähen Umbruch erlitten haben. Das Resultat ist bekannt. Von 30 Bauern in einem Dorf sind 3 geblieben. Exotische Bungalows, noch lanweiligere Mietshäuser, exzentrische Farben und alberne Reklamen stehen lust- und beziehungslos auf bukolischen Weiden.

Richtig ist auch, dass die Zeit weitergeht und es keinen Sinn ergibt, sich in nostalgische Betrachtungen und in ein retrosentimentales Benehmen hineinhängen zu lassen. Jedoch bleibt richtig, dass wir von der Vergangenheit lernen sollten, um unsere Zukunft qualitativ gestalten zu können, denn „Tradition ist nicht Anbetung der Asche, sondern des Feuers“.

Georges Calteux

Lageplan

Mensdorf → Roodt-sur-Syre → Olingen → Betzdorf → Berg



Mensdorf 9

- ① Alte Schmiede (Al Schmëtt), Mensdorf. 10
- ② Bescheidene Dorfarchitektur, Mensdorf. 11
- ③ Kirche Mariä Himmelfahrt, Mensdorf. 12
- ④ Bannmühle, Mensdorf. 14
- ⑤ Ehemalige Wagnerwerkstatt, Mensdorf. 16
- ⑥ Pfarrhaus, Mensdorf. 17
- ⑦ Ortsgeschichte Mensdorf. 18
- ⑧ Die römischen Funde auf dem Widdeberg. 20
- ⑨ Die Steinbrüche auf dem Widdeberg. 21

Roodt-sur-Syre 23

- ⑩ Petryhaus. 24
- ⑪ Typologie des luxemburgischen Bauernhauses. 25
- ⑫ Neue Kirche St. Jakobus, Roodt-sur-Syre. 30
- ⑬ Alte Kirche St. Jakobus, Roodt-sur-Syre. 31
- ⑭ Die Geschichte der Eisenbahn. 34
- ⑮ Ortsgeschichte Roodt-sur-Syre. 43
- ⑯ Rue du Moulin I, Roodt-sur-Syre. 46
- ⑰ Roodter Mühle. 47

Olingen 49

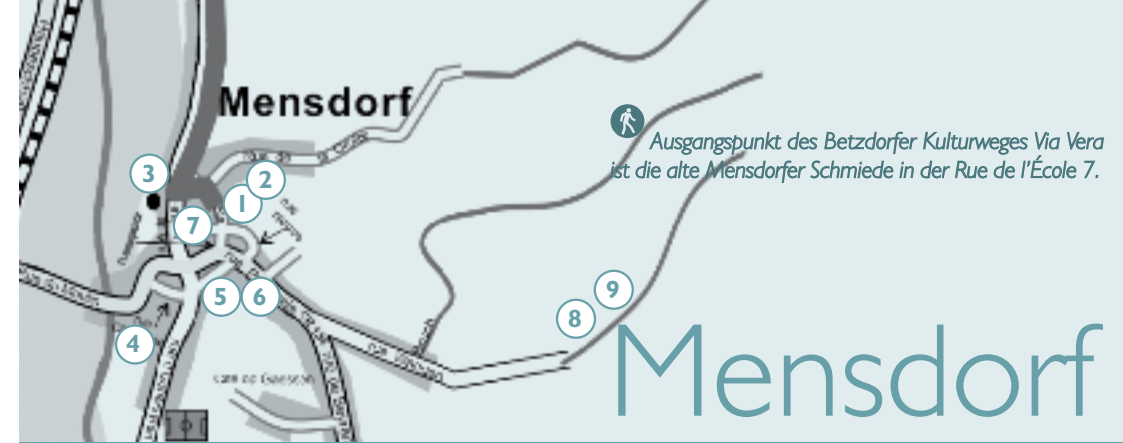
- ⑱ Kirche St. Wendelin, Olingen. 50
- ⑲ Rue de Roodt-sur-Syre 4, Olingen. 52
- ⑳ Ortsgeschichte Olingen. 53
- ㉑ Rue de Betzdorf 4, Olingen. 57
- ㉒ Flurnamen der Gemeinde. 58

Betzdorf 63

- ㉓ Ortsgeschichte Betzdorf. 64
- ㉔ Neues Schloss, Betzdorf. 66
- ㉕ Altes Schloss Betzdorf, St. Josephs-Institut. 68
- ㉖ Pfarrkirche St. Martin, Betzdorf. 70

Berg 73

- ㉗ Ortsgeschichte Berg. 74
- ㉘ Schloss Berg. 75
- ㉙ Rue du Château 26, Berg. 77
- ㉚ Rue du Château 31, Berg. 78



(Einwohner: 696, Stand: Nov. 2005)





1

Alte Schmiede (Al Schmëtt), Mensdorf



2

Bescheidene Dorfarchitektur, Mensdorf



Der Beruf des Schmieds

Der Beruf wird je nach Herstellungsprodukt unterschieden in „Zeugschmied“ (Handwerkszeug und Gebrauchsgegenstände wie Kessel, Nägel, Sicheln, Pflüge, Hufeisen etc.) und „Waffenschmied“ (Panzer, Helme, Schwerter etc.).

Arbeitsweise des Schmiedens: Nach dem Aufhitzen des Materials durch ein Holzkohlefeuer wird die Eisenstange auf dem Amboss mit Finne (=Spitze) und Bahn durch den Schmiedehammer geformt. Dabei wird der Zuschlaghammer auf den Setzhammer geschlagen. Zum Ausschmieden des Eisens (Feinarbeit) werden Falzhammer und Stempelhauer eingesetzt (s. Stich).

Darüber hinaus verrichtet der Schmied folgende Arbeiten: Schleifen von Werkzeug, Reparaturen von Toren und Herstellung von Wagengestellen und eisernen Wagenradummantelungen (in Zusammenarbeit mit dem lokalen Wagner).

Die Mensdorfer Schmiede

1908: Wahrscheinlich Erbauungsjahr des Wohnhauses des Zeugschmieds Léon Hoffmann (s. Foto) und später seines Sohnes Victor. Schmiedeanbau aus den 1920ern (ursprüngliche Innenansicht s. Foto).

Die Schmiede wurde im Jahr 1999 restauriert und wird seitdem als Kulturzentrum genutzt.

Seit 1974 findet auf dem Vorplatz die alljährliche „Quetschekirmes“ statt.



Von der Schmiede aus (7, Rue de l'école) gehen Sie ein kleines Stück die Rue de l'école hinauf. Werfen Sie einen Blick auf das kleine Tagelöhnerhaus „Schneidershaus“ „A Schneidesch“ auf der rechten Seite der Rue de la Grotte, in welchem früher u.a. der Schneidermeister Nicolas Waldbillig und seine Familie gewohnt und gearbeitet haben (s. Bild auf Seite 11). Biegen Sie dann links ab, von wo aus Sie direkt auf die Mensdorfer Kirche stoßen.



Beim Verlassen der ersten Station „Schmëtt“ drehen wir - die „Schmëtt“ im Rücken - nach links und stehen am Anfang der Rue de la Grotte (Um Floufank). Hier fällt auf der rechten Straßenseite ein ländlicher Baubestand aus dem 19. Jh. auf. (s. Foto unten)

Ein Einzellenhäuser (s. Foto oben), öfters auch als Tagelöhnerhaus bezeichnet, sowie ein Kleinbauernhaus bilden ein einzigartiges ländliches Ensemble, das in seiner Ursprünglichkeit noch voll erhalten ist.

Einzellenhäuser, gelegentlich auch mal von Dorfhandwerkern wie Schneider oder Schuster bewohnt, waren früher mit Stroh eingedeckt. Das Baumaterial, eingesammelte Steine, Lehm, Kalk und Flusssand, kamen aus der unmittelbaren Nähe, während Fensterumrahmungen in der Steingrube erworben wurden.

Das kleinste Haus im Dorf mit einem ebenerdigen Wohn- und Arbeitsraum wurde von einem kaminähnlichen Backofen geheizt. Der Dachboden war mit Strohsäcken ausgerüstet und diente als Schlafraum für die ganze Familie.

Etwas mehr Platz gab es für die Familienmitglieder des Kleinbauern. Hier entsprach die Raumaufteilung verschiedenen Funktionen, die etwas bessere Lebensbedingungen hergaben.

Die Größe der Wirtschaftsgebäude, wie Stall und Scheune, geben Aufschluss über die Besitzverhältnisse des Bauern. Da nur einige Hektars die Lebensgrundlage für die Großfamilie bildeten, war es nicht selten, dass ein Teil der Kinder nach Amerika auswanderte. Aus Quellen und Berichten weiß man, dass diese Zahl erheblich war.



(2, rue de la Grotte)



Kirche Mariä Himmelfahrt, Mensdorf

Diese Pfarrkirche steht unter dem Schutz der Muttergottes (Maria Himmelfahrt, Fest: 15. August). Verehrt werden hier sowohl die Muttergottes als auch die drei Heiligen Jungfrauen Fides, Spes u. Caritas (Glaube, Hoffnung, Liebe). Außerdem befindet sich, am Herz-Jesu-Altar vorne rechts, eine Figur des Heiligen Gallus aus dem 18. Jh. (wahrscheinlich aus den Greef-Werkstätten, Altwies). Gallus ist ein Schutzheiliger der Viehhalter, der in der Schweiz verehrt wird (St. Gallen). In ganz Luxemburg gibt es nur diese eine Gallusfigur.

Spätestens im 12. Jh. kommt die Kirche in den Besitz der Abtei Echternach (daher waren die „Pfarrkinder“ zur Teilnahme an der dortigen Springprozession verpflichtet).

1570: Weihe der Kapelle, von welcher heute nur ein Überrest neben dem Kirchturm erhalten ist.

1698: Errichtung einer neuen Kirche. Ausrichtung Ost-West (im Gegensatz zum heutigen Bau, der in nord-südlicher Richtung steht).

Um 1700: Die noch heute vorhandenen drei Altäre – der barocke Hochaltar, der Muttergottesaltar u. der Herz-Jesu-Altar – stammen wahrscheinlich aus jener Zeit.

1720: Die Pfarrei Mensdorf erhält einen eigenen Kaplan (durch Vermittlung des Grafen von Roussy). Trotzdem müssen die Gemeinde-

mitglieder weiterhin den Kirchenbauverein in Flaxweiler unterstützen, denn bis 1808 gehört Mensdorf zur Pfarrei Flaxweiler (im Landkapitel Mersch), anschließend zu Roodt-sur-Syre. Nach Flaxweiler hat ein Kirchenpfad über den Widdebiert geführt (s. [blaue](#) Ellipse in Karte), nach Roodt-sur-Syre eine kleine Syrebrücke. Beide Wege sind heute teilweise verschwunden.

Von der Franz. Revolution bis 1829: Die Mensdorfer Kapelle wird ihrer Rechte beraubt, den Gottesdienst übernimmt Roodt-sur-Syre.

1797 wird die Mensdorfer Kapelle von den Franzosen verkauft, 1798 werden in vielen Kirchtürmen des Landes die Glocken zur



Herstellung von Kanonen abgenommen und eingeschmolzen; die Mensdorfer retten ihre Kirchenglocken, indem sie sie verstecken. 1853 wird die heutige Kirche am selben Standort wie der frühere Bau errichtet, später dann mehrfach umgebaut.

1858: Mensdorf wird (wieder) Pfarrei und unabhängig von Roodt-sur-Syre.

1900: Errichtung des heutigen Glockenturmes und später Abriss des alten; zeitweilig stehen die zwei Türme parallel nebeneinander (s. Foto). Das Innere des alten Helmspitzturmes wird zum Emporentreppenhaus umgebaut.

1920: Die alte Gipsdecke wird durch ein kunstvolles Tonnengewölbe ersetzt.

1929: Ankauf einer Orgel aus der Kirche zu Rodingen.

1938: Restaurierung der drei Altäre u. der Statuen (teilweise aus den Greef-Werkstätten), reiche Vergoldungen (letztere ausgeführt von einem Nazispion, der die Mensdorfer Familien vor dem Zweiten Weltkrieg bespitzelt hat).

1957: Das alte Pfarrhaus in der Rue de l'Église wird abgerissen.

1999: Erneuter Anstrich der Altäre.

Neben der eigentlichen Kirche befinden sich der Friedhof, die Leichenhalle mit Kolumbarium sowie ein Denkmal an die Mensdorfer Opfer des Zweiten Weltkriegs.

Weitere Sakralbauten in Mensdorf: Die vier Kapellen „Ronck“, „Dondelinger“, „Barthel“ sowie „Bohler“ (Rue de l'Église, Rue Principale). Diese Kapellen wurden während der traditionellen Fronleichnamsprozessionen genutzt und sind nach den vier Himmelsrichtungen ausgerichtet.



Sie gehen nun die Rue de l'Église hinunter, passieren eine der vier Mensdorfer Kapellen, die Kapelle Ronck (mit Wegkreuz von 1723, erneuert 1859, an ihrer Seite), und folgen der Straße Richtung Ortsausgang nach Niederanven. In der Rue du Moulin treffen Sie linkerhand auf das Haus Nummer 15, die frühere Mensdorfer Mühle.



4
Bannmühle, Mensdorf

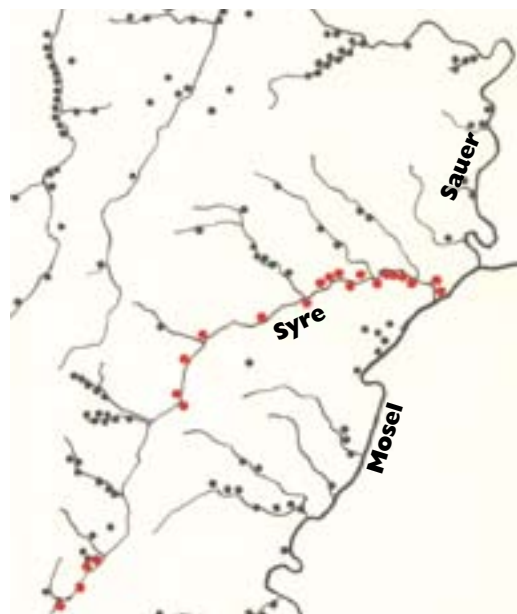


Mühlen in Luxemburg

Mühlen waren seit jeher ein wichtiger Wirtschaftsfaktor in Luxemburg, allein an der Syre gab es 22 Mühlen (s. Karte). 650 Mühlenflurnamen weisen noch heute auf die Luxemburger Mühlen hin.

Mühlen dienen dem Getreidemahlen, der Herstellung von Öl oder Papier sowie dem Walken von Stoffen und Leder. Dabei unterscheidet man Reib-, Handdreh-, Tret-, Tier-Mühlen (so genannte „Göpel“, angetrieben durch Pferde, Esel oder Ochsen), Wasser- und Windmühlen. Wassermühlen, die insbesondere für das Mahlen von Getreide eingesetzt wurden, existieren in Luxemburg seit der Merowingerzeit (5.-8. Jh.), während Windmühlen erst im 11./12. Jh. aufkommen. In Europa sind die Wassermühlen besonders im Binnenland verbreitet, während Windmühlen meist in Küstennähe vorkommen. Die wichtigste industrielle Neuerung ist die so genannte „Walzmühle“ (seit etwa 1875), die nicht mehr mit Mühlsteinen, sondern mit Porzellan- bzw. Gusswalzen mahlt.

Eigennamen haben die Mühlen erst seit 1800. Bis dahin wurden sie nach Ortsnamen benannt oder hießen schlicht „Herrschaftsmühle“ bzw. „Bannmühle“. Der Begriff „Bannmühle“ ist von der Funktion als Freistätte für Verfolgte abge-



leitet, denen in der Mühle „sechs Wochen und drei Tage lang“ Schutz vor ihren Verfolgern geboten wurde.

Bannmühle („Bannmillen“) Mensdorf

In Mensdorf gab es zwei Mühlen. 1335 wird die „Louwenmühle“ (auch: Hahnenmühle)

erwähnt, von der die noch heute gebräuchliche Flurbezeichnung „Hunnemillen“ (auch: „Hullemillen“) an der Straße von Mensdorf nach Roodt-sur-Syre abgeleitet ist.

1766 wird in Bezug auf die „Bannmühle“ (s. Foto) erstmals ein Müller Jacques (Jacob) Funck erwähnt. 1912 zerstört ein großes Feuer die Mühle, bis 1917 wird sie wieder aufgebaut. 1920 endet die Mehlerzeugung, geschrotet wird noch bis 1945.



Von der Mühle aus nehmen Sie den Weg zurück ins Dorf und biegen nach rechts ein in die Rue Chaussée. An der Gabelung gehen sie nach links weiter in der Rue Chaussée zur Hausnummer 2 und sehen die ehemalige Mensdorfer Wagnerei vor sich.





5

Ehemalige Wagnerwerkstatt, Mensdorf

Der Beruf des Wagners:

Die Produkte des Wagners sind: Wagen, Kutschen, Karren, Räder, auf dem Land zusätzlich landwirtschaftliche Geräte wie Pflüge, Eggen usw. (s. Stich). Dabei stehen Neuanfertigungen, aber auch Reparaturen auf seinem täglichen Programm.

Der Wagner arbeitet mit Beilen, Nabenbohrern, Sägen, Holzhämmern, Beitel, Hobel, Zieh- und Felgenmessern sowie Zirkeln. Mit Hilfe von Schablonen fertigt er die verschiedenen Teile aus Holz, zumeist Eschen-, Eichen-, Ulmen- oder Buchenholz an.

Nach einer Lehrzeit von zwei Jahren macht sich der zukünftige Meister für die fünfjährige Gesellenzeit auf Wanderschaft („auf die Walz“).

Der Wagner arbeitet eng mit verschiedenen anderen Handwerkern zusammen: dem Schmied, der die eisernen Bänder für die Wagenräder liefert, aber auch dem Schlosser, dem Sattler, dem Glaser und dem Maler.

Die Mensdorfer Wagnerei

Die alte Mensdorfer Wagnerei in der Rue Chaussee 2 wurde von dem Wagnermeister Jean Schiltz-Linden (1890-1952) betrieben, der bis zu seinem Tod dort arbeitete (s. Foto, hier mit seiner Ehefrau). Er stellte nicht nur Wagenräder, sondern auch Karren, Heuwagen, Schränke, Türen, Leitern und Fässer her.



Im Winter war die Wagnerei ein beliebter Treffpunkt der Mensdorfer, die sich am beheizten Ofen so manche Geschichte erzählten.



Sie folgen der Straße weiter, bis Sie auf die Rue Principale treffen. Sie gehen die Rue Principale weiter hinauf, bis Sie nach 200 m auf der rechten Seite vor dem renovierten Pfarrhaus stehen (14, rue Principale).

6

Pfarrhaus, Mensdorf

Das mittelgroße Bauernhaus ist vor einigen Jahren durch denkmalpflegerische Massnahmen vor dem Abriss gerettet worden und anschließend fachgerecht restauriert worden. Das typische Bauernhaus aus dem 19. Jh. ist als Pfarrhaus umgenutzt worden.



Von dem Pfarrhaus gehen Sie zurück ins Dorf und biegen auf der rechten Seite der Rue Chaussee in die Rue de l'Ecole ein. Auf der linken Seite, am Anfang der Rue de l'Ecole, befindet sich die so genannte „Danzplatz“, auf der Informationen über die Entwicklungsgeschichte des Dorfes zu finden sind.





Bernard J. Cigrand



Schon während der Römerzeit (1. Jh. v. Chr. - 5. Jh. n. Chr., im Anschluss an die Keltenzeit) existiert eine Siedlung am Widdeberg nahe bei Mensdorf. Südlich des heutigen Dorfes kreuzen sich zwei Römerstraßen, eine aus dem Westen von Verdun und eine aus dem Süden von Metz kommend. Die Namensendung „-dorf“ deutet auf eine Dorfgründungszeit unter den Franken (6./7. Jh.) hin.

1269 fällt Mensdorf unter die Grundherrschaft der Abtei Sankt Maximin in Trier. Im 14. Jahrhundert herrschen hier die „Grafen von Mensdorf“, eine einflussreiche Schöffenfamilie (Schöffe = Mitglied eines gerichtsähnlichen Ausschusses von Richtern) aus Luxemburg. Im Dreißigjährigen Krieg (1618-1648) wird das Dorf in große Mitleidenschaft gezogen, so dass 1659 gerade noch 42 Einwohner hier leben (1635: noch 150).

Der „Pyrenäische Frieden“ nach dem Französisch-Spanischen Krieg (1659) führt dazu, dass die lothringische Grafschaft Roussy, zu der damals auch Mensdorf zählt, zur „Terre de France“ wird.

Unter der französischen Herrschaft (1794-1815) müssen die Grafen von Roussy Frankreich verlassen und gehen nach Österreich. Sie nennen sich fortan „Grafen von Mensdorf“, um ihre französischen Wurzeln zu verheimlichen, und sie erlangen hohe Posten.

Ab etwa Mitte des 19. Jahrhunderts bis zum Ersten Weltkrieg wandern 62 Personen aus Mensdorf nach Amerika aus (aus der gesamten Gemeinde mehr als 100 Personen), um den wirtschaftlich und politisch schwierigen Lebensverhältnissen zu entfliehen. Unter ihnen befand sich auch Susanne Schmitt aus Mensdorf, die 1856 in Amerika Nicholas Cigrand aus Bourglinster heiratete. Ihr jüngster Sohn Bernard (s. Bild) war ein glühender Verfechter der amerikanischen Fahne. Als Senator und Freund von Präsident Wilson führte Cigrand den «Flag-Day» ein; daher sein Beiname «Father of the Flag-Day».



Im Zweiten Weltkrieg werden 23 Mensdorfer zwangsrekrutiert. Drei davon überleben den Krieg nicht.

Einige Einwohner sind im Luxemburger Widerstand aktiv und stellen sich damit dem Mensdorfer Ortsgruppenleiter entgegen.

Juni 1940: Auf Mensdorf fallen drei britische Bomben. Der Schaden begrenzt sich glücklicherweise auf zahlreiche zerbrochene Fenster, darunter die der Kirche.



Am 12. September 1944 wird auch Mensdorf durch die Amerikaner befreit.

Nach dem Zweiten Weltkrieg gibt es im Dorf 6 Wirtshäuser (heute noch eins), mehrere Krämerläden, eine Bäckerei, eine Metzgerei und andere Läden und Handwerkerstätten, die heute größtenteils verschwunden sind.



Nun können Sie entweder einen Abstecher auf den Widdeberg unternehmen, um vor Ort mehr über die alten Steinbrüche zu erfahren; dazu folgen Sie dem ausgeschilderten vier Kilometer langen Spazierweg „Widdebergwee“ (Symbol des blauen Wasserhahns).

Falls Sie den Weg nach dem Widdeberg nicht antreten wollen können Sie diese Thematik in dieser Broschüre verfolgen. Um nach Roodt-sur-Syre zu gelangen gehen Sie die Rue de l'École geradeaus, wieder vorbei an der Schmiede, weiter zur Kirche und dann rechts der Rue de Roodt-sur-Syre folgend.

8

Die römischen Funde auf dem Widdebiert



Mit Fahrrad oder Auto

Der Widdebiert ist einer der ältesten Siedlungsorte Luxemburgs und die Existenz eines gallo-römischen Pilgertempels gilt als gesichert. An seinem Fuß trafen sich zwei römische Straßen des weitverzweigten damaligen Straßennetzes (ungefährer Verlauf bei Mensdorf, s. Karte).

Aus der gallo-römischen Zeit sind zahlreiche Funde entdeckt worden. Neben einer Minervastatue, Tierfiguren wie Panther, Schwan und Fisch, Schmuck sowie zahlreichen Münzen ist vor allem ein Votivstein (Votiv = Opfergabe, Weihgeschenk, lat. votivus = versprochen, geweiht) mit lateinischer Inschrift erwähnenswert, der 1915 bei Rodungsarbeiten gefunden wurde. Dessen Inschrift bedeutet übersetzt: „Zu Ehren des göttlichen Kaiserhauses geweiht von Marcus Plautus Resistutus, nach dem Ge-

lütde seiner Mutter Alpinia Lucana, dem Gott Veraudunus und der Göttin Inciona“ (Original im Musée National d'Histoire et d'Art, s. Foto). Letztere ist eine Quellenschutzgöttin. Als „Veraudunus“, einer lokalen Gottheit, wurde der Widdebiert selber verehrt, der Name bedeutet in etwa „wahre Festung“ (lat. verus/a = wahr [s. VIA VERA als der „wahre Weg“]; lat. durus/um = Festung. Vgl. Verdun, Liverdun etc.).

Umstritten ist, inwiefern der Widdebiert (deutsch „Widdenberg“) in Verbindung mit dem deutschen (heutigen) Bundesland Baden-Württemberg steht. Einige Namensherkunftsforscher sind der Meinung, dass ein Auswanderer von der Syre dem heutigen Bundesland seinen Namen gegeben haben könnte.



9

Die Steinbrüche auf dem Widdebiert

Steinbrüche „Paweekaul“ und „Lampecht“



Im Jahr 1880 beginnt der vertraglich festgelegte (Pflaster-)Steinabbau des in der „Paweekaul“ („Aal Kaul“) durch die Firma Ogne/Fels, nachdem schon im gesamten 19. Jahrhundert von Privatpersonen Steine und Sand abgetragen werden (Vertrag aus dem Jahr 1819).

1902: Die belgische Gesellschaft „Société de Montfort“ (die auch die Steinbrüche Ernzen/Larochette, Gilsdorf u. Altwies betreibt), übernimmt durch einen Vertrag mit der Gemeinde Betzdorf den Abbau der „Paweekaul“.

1921: Verlängerung des Vertrages.

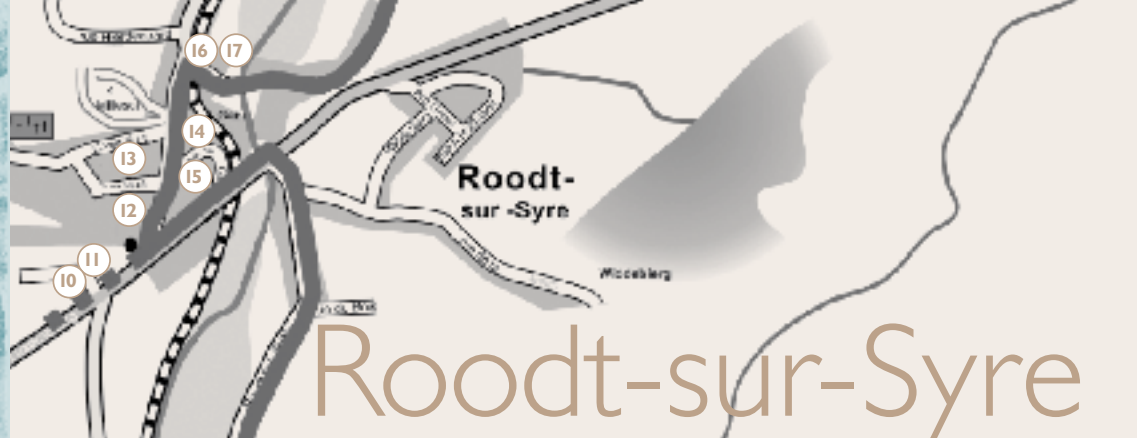
Aufgrund des großen Absatzes wird ein zweiter Steinbruch, „Lampecht“ bzw. „Nei Kaul“, in Betrieb genommen.

Bis zu 100 Arbeiter, darunter mehrere italienische Familien, sind in den insgesamt vier Steinbrüchen (ebenfalls zwei in der Gemeinde Flaxweiler) beschäftigt. Die Arbeiten werden unter sehr harten Bedingungen, bis zu 16 Stunden täglich im Akkord, von zwei Arbeitsteams bewältigt. Die einen brechen den Fels, die anderen behauen ihn zu Pflaster- und Bausteinen.

Ein in den Steinbrüchen beschäftigter Feldschmied hält die Arbeitsgeräte instand.

Auch die Mensdorfer Bauern profitieren vom Steinabbau, indem sie gegen Entlohnung die Steine mit Karren zur Eisenbahnstation Roodt-sur-Syre transportieren.





Roodt-sur-Syre

(Einwohner: 1191, Stand: Nov. 2005)

Ende der zwanziger Jahre, bedingt durch die Weltwirtschaftskrise, tritt aufgrund von Absatzschwierigkeiten für kurze Zeit ein Produktionsrückgang ein.

1945-1962: Nach Kriegsende betreiben die Firmen Brück bzw. Kugener+Greiveldinger den Abbau.

Mit der Einführung des neuen Straßenbelags Asphalt sowie weiteren Neuerungen in der Bautechnik geht die lokale Industrie zu Ende.

Durch Ministerialbeschluss vom 18.09.1962 (zum Quellwasserschutz) werden die Steinbrüche stillgelegt.

Die Steine des Mensdorfer Kirchturms (erbaut um 1900) stammen, ebenso wie die Steine des früheren Seitenflügels (1934-1936) des alten Schlosses Betzdorf, größtenteils aus den Mensdorfer Steinbrüchen. Noch heute kann man sehr schöne Pflastersteine vom Widdeberg in Bauernhöfen der Umgebung bewundern (u.a. Herborn, Lellig, Berburg, Manternach, Ahn). Typische Arbeitsgeräte im Steinbruch sind: d'Schöpp (Schaufel), d'Briecheisen (Brecheisen), de Paweehummer (Pflasterhammer), d'Schlo (die Schlage), d'Pick (Spitzhacke), de Käl (de Weck) (eiserner Keil), de Schuppteimer (Schubkarre), de Buggi (Lore) etc.



Der Spazierweg „Widdeberggerwee“ führt Sie vom Widdeberg wieder zurück ins Dorf. Von der alten Schmiede aus gehen Sie nun weiter entlang der Straße nach Roodt-sur-Syre (Rue de Roodt-sur-Syre). An der Hauptstraßenkreuzung in Roodt-sur-Syre biegen Sie links in die Route de Grevenmacher, Richtung Ortskern Roodt-sur-Syre, ein, überqueren die Gleise und gehen geradeaus den Berg hinauf (Route de Luxembourg). Dort sehen Sie rechterhand den früheren Sitz der Gemeindeverwaltung (1912-2001). Gehen Sie noch ein Stück weiter, bis Sie rechts, an der Kreuzung mit der Rue d'Olingen, auf das so genannte „Petryhaus“ treffen (Route de Luxembourg 18).





Petryhaus

Petryhaus, Roodt

Das große Bauernhaus mit den typischen Merkmalen aus dem Ende des 18. und Anfang des 19. Jh., das mit seiner Traufstellung parallel zur Straße steht, ist in die typischen „Quereinhausfamilie“ einzureihen. Es dürfte mehrmals umgebaut und vergrößert worden sein, was aus dem Grundriss hervorgeht.

Der rechte Teil der Fassade mit jeweils 2 Fenstern pro Stockwerk wurde angebaut; dabei wurden die Fensterumrahmungen vom Hauptgebäude genauestens übernommen.



Das Mansardendach dürfte nicht auf die erste Bauphase zurückreichen, sondern später vielleicht nach einer Feuersbrunst oder nach größerem Dachschaden entstanden sein.

In den landwirtschaftlichen Zweckbauten geht das linke Scheunentor ebenfalls auf eine spätere Bauphase zurück.

In dem Großbauernhof gilt das Verhältnis der vollen und der leeren Flächen (Fassade und Fensteröffnungen) als ausgewogen.

11

Typologie des luxemburgischen Bauernhauses



Um ein besseres Verständnis der luxemburgischen Bauernhausarchitektur zu vermitteln, werden die typischen Merkmale auf den nächsten Seiten erklärt.

Tagelöhnerhaus

Hier wohnt der Tagelöhner, der statt einer festen Anstellung nur sporadisch Hilfsarbeiten für den Bauern ausführt und dafür am Ende des Tages etwas Geld und Lebensmittel bekommt.

Dieses Haus ist sehr klein und hat nur eine Raumtiefe: Ein Raum im Erdgeschoss dient als Küche und ein zweites als Wohnzimmer.

Der einzige Raum unter dem Dach dient als gemeinsames Schlafzimmer der Familie. Im Stall nebenan ist Platz für einige wenige Tiere. Das Dach ist zumeist strohgedeckt.

Beispiel Tagelöhnerhaus: Mensdorf, Rue de la Grotte, neben Nr. 2.



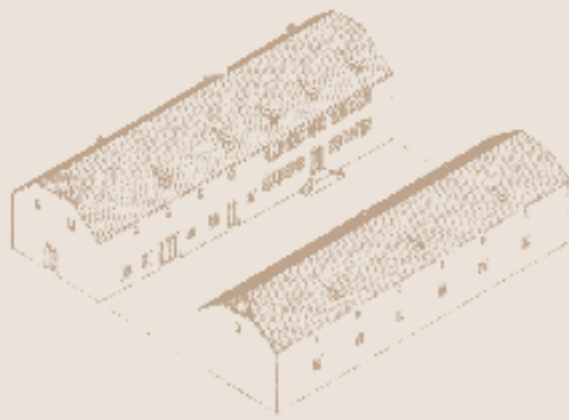
Kleinbauernhaus

Diese kleinste Form des Bauernhauses ist ebenfalls nur einraumtief. Im Gegensatz zum Tagelöhnerhaus hat es einen Wirtschaftsraum mehr, das heißt zusätzlich zum Stall noch eine Scheune. Allerdings haben die Wirtschaftsräume weiterhin bescheidene Ausmaße, so dass der Bauer lediglich Platz für ein paar Kühe und dementsprechende Futterreserven hat.



Ein so genanntes „Arbeiterbauernhaus“ ist dieses Haus dann, wenn der Bauer Arbeit, etwa als Bergmann, gefunden hat und die Ehefrau den kleinen Landwirtschaftsbetrieb führt.

Beispiel Kleinbauernhaus: Mensdorf, Rue de la Grotte 2.



Mittleres Bauernhaus

Dieser Haustyp kommt in unserer Gegend wie auch im übrigen Land recht häufig vor. Es hat im Vergleich zu den kleineren Hausformen zwei Raumtiefen. Die landwirtschaftlich genutzten Räume werden größer (s. Grundriss), so dass es schon wesentlich „massiver“ wirkt.

Das Dach ist oft ein so genanntes Krüppelwalmdach (Dachform mit „angeschnittenen“ Seiten, s. Abbildung), häufig mit Dachgauben versehen. Der Dachboden dient als Kornspeicher oder als Schlafräum für das Gesinde.



Winkelhof / Zweikantenhof

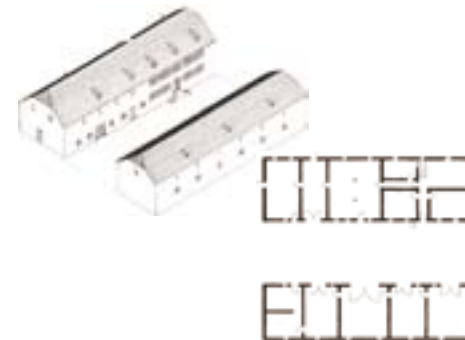
Diese Hofform ist eine Erweiterung des klassischen Quereinhauses. Die notwendig gewordenen Anbauten schließen sich aus Platzgründen rechtwinklig an das eigentliche Haus an (s. Abbildung). Daraus ergibt sich der Vorteil, dass ein windgeschützter Bereich entsteht.

Durch einen weiteren Anbau entsteht der so genannte „Dreikanten-“ bzw. „Dreiseitenhof“.



Parallelgehöft

Der Hof besteht aus zwei parallel zueinander ausgerichteten rechteckigen Gebäuden. Diese Höfe sind ebenso wie die mehrseitigen Höfe durch den Wunsch nach Erweiterung entstanden. In dem neugebauten Teil werden zumeist Wagen und Geräte untergebracht. Im Obergeschoss wird das Stroh gelagert. In der Hofmitte befinden sich oftmals ein Misthaufen sowie ein Walnussbaum (wirksamer Schutz gegen Mücken und Fliegen).

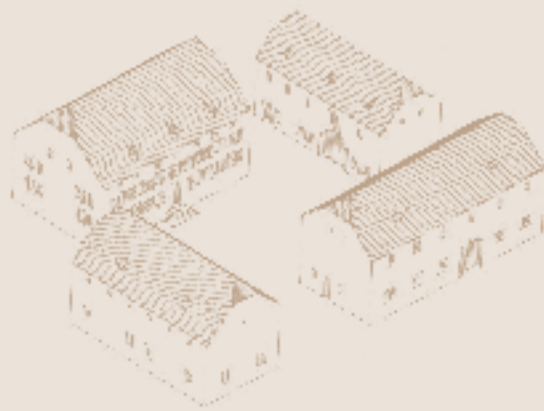


Vierseitenhof

Der Vierseitenhof ist von allen vier Seiten bebaut.

Ein großer Vorteil bei allen mehrseitigen Höfen sind die kurzen Wege zwischen den verschiedenen Arbeits- und Wohntrakten.





Strehof

Die Gebäude sind so angeordnet wie beim Vierseitenhof mit dem Unterschied, dass hier die Gebäude in loser Anordnung zueinander stehen. Dies ist eine der ältesten Hofformen in Luxemburg.



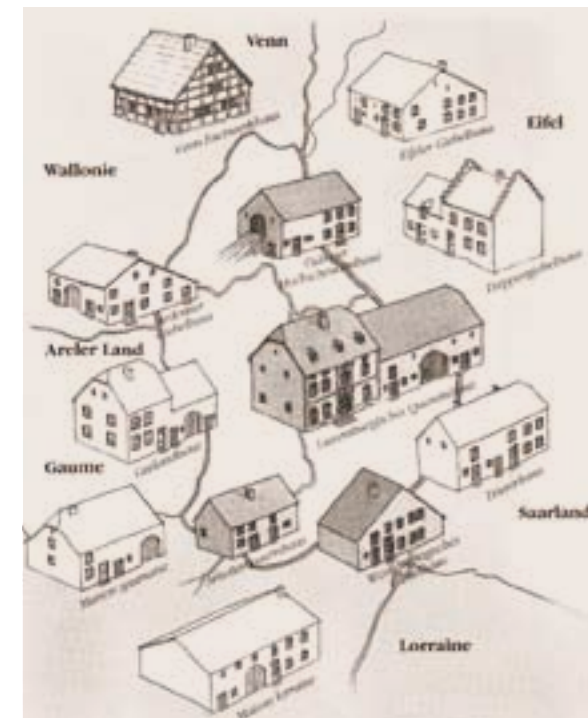
Haustypen in und um Luxemburg

Der luxemburgische Bauernhaustyp im Allgemeinen, das so genannte „Maria-Theresia-Haus“ (in Anlehnung an die österreichische Kaiserin, Regierungszeit 1740-1780), ist den anderen Bauernhaustypen der Großregion sehr ähnlich: zum Beispiel der „maison lorraine“ in Lothringen, der „maison gaumaise“ in Wallonien und dem „Triererhaus“ in der Südeifel und im Saarland.

Das Äußere dieser Häuser wird durch Klima, Boden und das Vorhandensein von Baustoffen beeinflusst. So sehen beispielsweise Öslinger Hochscheunen-Bauernhäuser mit ihrer Schieferdeckung und den höher gelegenen, durch Rampen erreichbaren Scheunen grundsätzlich anders aus als die bunten Sandstein-Bauernhäuser aus dem Süden. Im Syretal herrscht das Luxemburger Quereinhaus (der Begriff „quer“ sagt aus, dass die einzelnen Räume quer zur Firstrichtung verlaufen) vor: ein langrechteckiger Bau mit Satteldach, durchlaufendem First, Wohn- und daneben liegenden Wirtschaftsräumen. Zumeist ist die Traufseite parallel zur Straße ausgerichtet.



Biegen Sie jetzt links in die Rue d'Olingen ein und sehen direkt zu Ihrer Linken den modernen Kirchenbau St. Jakobus.





Neue Kirche St. Jakobus, Roodt-sur-Syre

1967: Die alte Dorfkirche genügt den Anforderungen der stetig anwachsenden Bevölkerung von Roodt-sur-Syre nicht mehr, so dass Pfarrer Adolphe Krier (Amtszeit: 1963-1968) einen Kirchenneubau vorschlägt. Es kommt zur Gründung des Kirchenbauvereins „Euvres Paroissiales Saint-Jacques Roodt-sur-Syre, a.s.b.l.“ mit dem Zweck eines Neubaus der Pfarrkirche.

1973: Ein Architekturwettbewerb wird ausgeschrieben, aus dem als Sieger die Architektengruppe Ewert-Haagen-Schmit hervorgeht.

1976: Grundsteinlegung.

1977: Richtfest.

1978 (17.06.): Weihe der drei Glocken. Das Metall dafür stammt von den Glocken der alten Kirche.



1978 (08.10.): Einweihung der Neuen Kirche in Roodt-sur-Syre. Sie weist klare Linien auf und ist verhältnismäßig schlicht, hat dabei sehr farbenprächige Fenster (Entwurf: Georges Calteux und Ad. Deville). In ihrem amphitheaterförmigen Hauptschiff ist Platz für 300 Personen (s. Foto).

Besondere Beachtung verdienen der 15 Stationen umfassende bronzene Kreuzweg des Sakralkünstlers Egino Weinert sowie die moderne Kreuzwegdarstellung von Roger Bertemes.

Der Glockenturm steht neben dem eigentlichen Kirchenbau.



Folgen Sie dem Straßenverlauf 100 Meter weiter in Richtung Olingen, bis Sie rechts die frühere Dorfkirche von Roodt-sur-Syre entdecken.

13

Alte Kirche St. Jakobus, Roodt-sur-Syre



Hauptpatron: Jakobus der Ältere (Jahrestag: 25.07.), Nebenpatron: die schmerzreiche Maria (15.09.).

1083: Erstnennung der Kirche im Rahmen der Gründung der Altmünsterabtei: Graf Konrad von Luxemburg schenkt der Abtei u.a. die „ecclesia de Rode“. Die erste dort errichtete Kirche wird wohl wesentlich älter sein.

17. Jh. und folgende: Nachdem die Pfarrei zuvor lange zum Landkapitel (= Zusammenschluss mehrerer Pfarreien) Mersch gehört

hat, wird sie selbstständig und besteht aus der Ortschaft Roodt-sur-Syre sowie einigen Häusern von Olingen.

1628: In einem kirchlichen Visitationsbericht (eine gängige Geschichtsquelle aus jener Zeit) ist die Rede von leidvollen Zeiten und vom „traurigen Zustand“ der Kirche.

1685: In einem anderen Visitationsbericht wird die Kirche eher als ein Stall und eine Scheune als ein Gotteshaus bezeichnet.





18. Jh.: Unter österreichischer Herrschaft kommen bessere Zeiten, so dass die Kirche 1738 wieder „in gutem würdigem Zustand“ ist.

1757: Bau bzw. Renovierung der Kirche unter Pfarrer Johann Georg Filtz (1749-1776).

1729 heißt es: „Die Kirche befindet sich in gutem Zustand, sie ist neu erbaut; der Glockenturm ist alt“.

1795-1814: 1808 werden die Häuser von Olingen, die zur Pfarrei gehörten, abgetrennt und Rodenburg unterstellt. Mensdorf wird an die Pfarrei Roodt-sur-Syre angeschlossen (bis 1858).

1855/56 verlangt der Kirchenrat Geld, um die Kirche in einen besseren Zustand zu versetzen.

1881 fordern Pfarrer Jungblut und seine Kirchenräte die Vergrößerung des Kirchenraums durch eine Empore. Im Jahr 1893, unter dem zuvor nach Südamerika ausgewanderten Pfarrer Schwebag (Amtszeit: 1891-1899), wird diesem Wunsch stattgegeben und es kommt zu größeren Umbauten an der Empore und dem Treppenturm sowie zum Bau eines neuen Portals.

Eine wichtige Roodter Persönlichkeit ist der Steuereinnahmer Joseph Remacle Baltia (geb. 23.02.1773), der unter Napoleon in zahlreichen Schlachten gekämpft hat und sich nach den Kriegen in Roodt-sur-Syre niedergelassen hat. Im Jahr 1888 stiftet seine Familie ein Chorfenster zu seinem Gedenken. Außerdem stiftet sein Enkel, General-Leutnant Baron Baltia, ihm zu Ehren eine Granitgedenplatte, die sich noch heute in der alten Kirche in Roodt-sur-Syre befindet.

Ein weiteres Kirchenfenster erinnert an Zénon Ludwig Nikolaus von Muyser, der zuerst Abgeordneter war (1870-1887), später Vizepräsident der Abgeordnetenversammlung (1881-1885) und der schließlich ihr Präsident wurde (1886/87).

Glücklicherweise kommt es in keinem der Weltkriege zu Zerstörungen an der Kirche.

In der Nachkriegszeit werden jedoch verschiedene Maßnahmen durchgeführt, um die



Kirche an die neuen liturgischen Regeln des II. Vatikanischen Konzils anzupassen (Drehung des Altars zur Gemeinde etc.). In den siebziger Jahren kann der Bau den kirchlichen Bedürfnissen dennoch nicht mehr gerecht werden. Das nationale Denkmalpflegeamt und der Kirchenbauverein setzen sich erfolgreich für die Erhaltung des Gebäudes ein. Es wird seitdem für kulturelle Veranstaltungen genutzt.

Links neben der Kirche steht die frühere Roodter Schule (Rue d'Olingen 10, s. Foto) im typischen „Offiziellen Stil“ Mitte des 19. Jahrhunderts: Rundbogenfenster im Erdgeschoss und rechteckige Fenster im ersten Stockwerk. Dieses Schulgebäude ist wohl wie viele andere im Land nach 1843 (Erlass eines elementaren Bildungsgesetzes) errichtet worden. Heute wird es von den Pfadfindern genutzt.



Links vor dem Kirchenbau sehen Sie eine kleine Kapelle mit einer Pieta. Gehen Sie weiter in Richtung Olingen und biegen 50 m rechts in die Rue de la Gare ein.





14

Die Geschichte der Eisenbahn



Gehen Sie jetzt die Rue de la Gare hinunter bis zum Bahnhof, wo Sie hinter einem kleinen Gebäude aus Stein mehrere Tafeln zur Geschichte der Eisenbahn vorfinden.



Vorreiter für die Erfindung der Eisenbahn ist das Rad. Es ist bereits vor einigen tausend Jahren entwickelt worden, wohl in Ägypten und Babylon, wahrscheinlich aber parallel bei anderen Kulturvölkern. Zum anderen ebnen zwei weitere Errungenschaften den Weg hin zu unserer heutigen Eisenbahn: Im 16. Jahrhundert entwickelt man in den deutschen und französischen Bergwerksgruben auf Holzbrettern laufende Transportkarren, welche zuerst von Menschen geschoben und später von Pferden gezogen wurden (s. Zeichnung). Außerdem kommt die Kutsche auf, die zwar den Anforderungen der Personenbeförderung ge-

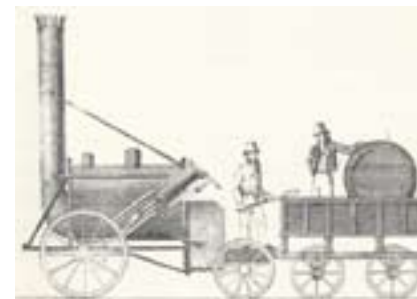
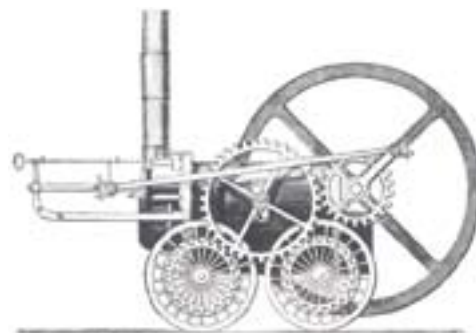
nügt, die großen Mengen Kohle, die nach der Erfindung der Dampfmaschine benötigt werden, kann sie jedoch nicht bewältigen.

So kommt 1767 in England die Idee auf, anstatt Holzschienen stabilere und reibungsärmere Eisenschienen zu verwenden und auch die Holzräder der Karren nach und nach durch Eisenräder zu ersetzen.

1769: Entwicklung der Dampfmaschine durch James Watt u.a. in England. Schiene und Dampfkraft sind somit erfunden und müssen nur noch zusammengebracht werden.

1770 erfindet der Franzose Nicolas Joseph Cugnot eine Dampfkutsche, also einen mit Dampfkraft auf der Straße bewegten Wagen.

1804 konstruiert der englische Ingenieur Richard Trevithick einen auf Schienen geführten (Dampf-)Pferdewagen, genannt „Captain



„Trevithicks Drache“. Die Dampfkraft wird dabei über ein Gestänge auf ein großes Zahnrad übertragen, dieses bewegt die zwei Räderpaare (s. Abbildung). Die Geburtsstunde der Lokomotive hat geschlagen!

In den zwanziger Jahren des 19. Jahrhunderts baut George Stephenson aus Newcastle, „Vater“ der eigentlichen Eisenbahn, auf der Basis des Trevithick-Fahrzeugs eine erste Lokomotive, die stolze 16 km/h leistet. Im Jahr 1825 wird die von ihm beaufsichtigte erste dampfbetriebene Eisenbahnlinie zum Gütertransport von Darlington nach Stockton (20 km) eingeweiht (s. Abbildung).

1830: Erste Personen-Eisenbahnfahrt zwischen Liverpool und Manchester mit der so genannten Rakete („the Rocket“).

Heinrich Heine dazu: „So muß unseren Vätern zu Muth gewesen sein, als Amerika entdeckt wurde [...] Es beginnt ein neuer Abschnitt in

der Weltgeschichte [...]“. Das Zeitalter der Eisenbahn war endgültig eingeleitet!

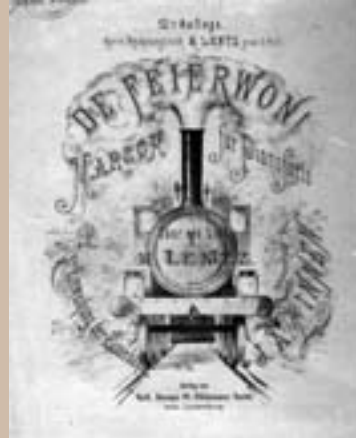
In rascher Folge entstehen in ganz Europa Eisenbahnlinien: 1833 in Frankreich (St. Etienne-Lyon), 1835 in Belgien (Brüssel-Malines) und im selben Jahr auch in Deutschland (Nürnberg-Fürth).

1879 entwickelt der Deutsche Werner von Siemens die erste Gleichstromlokomotive.

1894 wird die erste elektrisch betriebene Eisenbahnlinie von Baltimore nach Ohio/USA eröffnet, fünf Jahre später dann in Europa (Schweiz). 1912 fährt die erste dieselbetriebene Lokomotive (Deutschland).

Im weiteren Verlauf des 20. Jahrhunderts machen kontinuierliche Geschwindigkeitsrekorde von sich reden: 1931 erreicht der so genannte „Schienenzeppelin“ auf der Strecke Berlin-Hamburg bereits 230 km/h; 1955 die Elektrolokomotive Paris-Lyon 331 km/h; 1981 der TGV (Train Grande Vitesse) von Paris nach Lyon 380 km/h; 1988 der ICE (Inter-City-Express) Würzburg-Fulda 407 km/h, um schließlich 2007 auf der Strecke Paris-Luxemburg durch den TGV mit einer Höchstgeschwindigkeit von 574 km/h abgelöst zu werden. (Reisegeschwindigkeit auf derselben Strecke ab 10. Juni 2007: 320 km/h.)

1859 fuhr der erste «Feierwon» von Luxembourg nach Thionville. Michel Lentz komponierte dazu einen Marsch.



Die Geschichte der Eisenbahn in Luxemburg

Nach der Eröffnung der ersten Eisenbahnstrecke in England 1825 kommen seit 1845 auch in Luxemburg Pläne auf, um das Land an das wachsende internationale Eisenbahnnetz anzuschließen. Man erhofft sich davon einen allgemeinen wirtschaftlichen Aufschwung durch mehr Industrie und Handel sowie eine Verbesserung der schlechten Lebensbedingungen.

Zunächst sind es die Engländer, die mit ihrem Unternehmen „Great Luxembourg Company“ (GLC) eine Kurierverbindung zwischen Dover und Triest in Form einer europaweiten Bahnstrecke ausbauen wollen und dabei u.a. die Trasse Luxemburg-Trier einzurichten planen.

Ihre Pläne scheitern jedoch und 1846 kommt es zur Gründung der GLC in Form der „Grande Compagnie du Luxembourg“ (GCL), die das Recht zum Linienbau von Belgien bis Trier über Luxemburg erhält. Durch die Revolutionswirren verzögern sich die Pläne, so dass es erst 1852 zur endgültigen Genehmigung kommt. Adolf Favier und Stefan Jouve aus Nancy bekommen 1855 den Auftrag dazu: Das Luxemburger Eisenbahnzeitalter ist angebrochen!

1856/57 gründen die beiden Franzosen eine Bahn-Aktiengesellschaft, die sie zu Ehren des Königs und Großherzogs Wilhelm III. „Société anonyme royale grand-ducale des Chemins de fer Guillaume Luxembourg“, „Wilhelm-Luxemburg-Eisenbahngesellschaft“ (WL-Bahn,

1857-1942) nennen. Deren Sitz befindet sich zwar formell in Luxemburg, ist in Wirklichkeit aber in Paris ansässig.

1858 müssen Favier und Jouve die Bauaufgabe aufgrund von internen Konflikten an die Gebrüder Waring übergeben. Unter ihrer Führung schreiten die Bauarbeiten rasch voran und im Oktober 1858 wird der Grundstein des Hauptbahnhofs Luxemburg, dessen Standort im Vorfeld heiß diskutiert worden war, gelegt. Im August 1859 werden die Strecken Luxemburg-Arlon und Luxemburg-Diedenhofen eröffnet.

1859 Luxemburg-Bettendorf Luxemburg-Kleinbettingen

1860 Bettendorf-Esch/Alzette Nörtingen-Rümlingen

1861 Luxemburg-Wasserbillig

1862 Luxemburg-Ettelbrück-Diekirch

1866 Ettelbrück-Ulfingen

1867 Ulfingen-Grenze (frontière)

1873 Esch/Alzette-Grenze (frontière)

1884 Tetingen-Kirchberg Bettendorf-Düdelingen-Werk

1889 Ulfingen-Wilwerdingen

1918 Luxemburg-Alzingen-Oetingen

1940 Berchem-Nord-Alzingen

1867 ist das erste Luxemburger Bahnnetz vollendet; der wirtschaftlich so wichtige Anschluss Luxemburgs an die Bahnen der Nachbarländer und der Zugang zu den Nordseehäfen sind vollzogen.

Da die WL-Bahn die wirtschaftlichen Zentren der neu aufkommenden Eisenindustrie nicht ausreichend abdeckt, muss 1869 ein zweites Bahnnetz her, das folgende Verbindung gewährleistet:

1. zwischen den Erzlagerstätten im Süden und zu den Verarbeitungsorten im Landesinnern (wie z.B. Péttingen-Ettelbrück),
2. zu den deutschen Kohlezechen im Saarland und im Ruhrgebiet,
3. im Gebiet entlang der Sauer.

Vorkämpfer für dieses zweite Netz ist ein Buchdrucker aus Brüssel, der später auch die populäre Bezeichnung „Gürtelbahn“ prägt. Namensgeber ist Prinz Heinrich der Niederlande, Bruder des niederländischen Königs.

1869: Gründung der Prinz-Heinrich-Gesellschaft (PH-Gesellschaft).

Aufgrund von finanziellen Schwierigkeiten trotz der Kapitalbeschaffung durch Erzabbaukonzessionen kommt es 1877 zur Umstrukturierung in die neue Gesellschaft „Société luxembourgeoise des Chemins de fer et Minières Prince

Henri“. Bis zu Beginn des 20. Jahrhunderts ist ein Streckennetz von fast 200 Kilometern ausgebaut (s. Tabelle).

Beide Bahnen sorgen sowohl während der Bau- als auch in der Betriebsphase für einen wirtschaftlichen Aufschwung und die Schaffung neuer Arbeitsplätze, vor allem im Süden des Landes.

1871-1918: Nach Ende des Deutsch-Französischen Krieges übernimmt die „Kaiserlich-deutsche Eisenbahn-Verwaltung“ (Reichsbahn Elsass-Lothringen) die WL-Eisenbahnen.

1873 Esch/Alzette-Péttingen-Steinfurt
Péttingen-Lamadelaine
Diekirch-Echternach

1874 Echternach-Wasserbillig
Péttingen-Rödingen/Grenze

1880 Steinfurt-Ettelbrück

1881 Kautenbach-Wiltz

1888 Wiltz-Schimpach-Wampach/
Grenze

1891 Wasserbillig-Grevenmacher

1900 Luxemburg-Péttingen

1904 Grundhof-Befort



Ab 1918: Die Alsace-Lorraine-Gesellschaft übernimmt den Betrieb, ab 1938 durch die neugegründete SNCF (Société Nationale des Chemins de Fer Français).

1940: Die Reichsbahndirektion Saarbrücken verleiht sich die Luxemburger Bahnen ein und übernimmt den Betrieb der WL-Bahn und der PH-Gesellschaft (als „Betriebsamt 2“).

1944/45: Große Zerstörungen an Schienen und Bahngebäuden während der Rundstedt-Offensive.

1946: Nachdem 1940 die verschiedenen Netze zusammengeführt worden waren, will man diese Einheit auch nach dem Krieg beibehalten und gründet am 17. April 1946 die Nationalgesellschaft der luxemburgischen Eisenbahnen („Société Nationale des Chemins de Fer Luxembourgeois“ = CFL).

Nach und nach erobert das Auto das Transportwesen, so dass der Bahnverkehr auf den Schmalspurlinien Grundhof-Befort, Cruchten-Fels-Ernzen und Diekirch-Vianden seit 1948 aufgehoben und durch Busse ersetzt wird. Später folgt die Stilllegung weiterer Linien wie Luxemburg-Echternach (1954) und Luxemburg-Remich (1955), Echternach-Wasserbillig-Grevenmacher (1963), Diekirch-Echternach (1964), Ettelbrück-Petingen (1967) und Wiltz-Schimpach/Wampach (1967).

1956-1981: Elektrifizierung des luxemburgischen Eisenbahnnetzes. Arlon-Luxemburg und Thionville-Luxemburg machen den Anfang.

1972 erfolgt die erste Streckenfernbedienung, auf der Wasserbilliger Linie vom Bahnhof Oetringen aus.

In seiner größten Ausdehnung umfasst das Normalspurnetz 392,6 km mit 90 Bahnhöfen und Haltestellen.



Öffentlichen Bauten) ist die Bezeichnung für die Echternacher Schmalspurbahn (1904) und der Name „Benny“ steht für die Diekircher Bahn (1889) (Benny = Benzin, da diese Bahn seit 1925 mit Benzintriebwagen fährt).

„Geistiger Vater“ der Luxemburger Eisenbahn ist François Majerus (1819-1887), der in den fünfziger Jahren u.a. die Rentabilität der Eisenbahn belegt und sie dadurch populär macht.

Die Geschichte der Eisenbahnlinie Luxemburg-Wasserbillig

Zu Beginn der Planung sollte die Ost-West-Bahnstrecke Luxemburgs von Arlon über Luxemburg nach Remich führen; sie wird dann aber Richtung Trier umgeplant.

Die Bahntrasse von der Hauptstadt nach Wasserbillig verläuft sehr ungewöhnlich: Bei Moutfort schwenkt sie Richtung Süden ab, um dann über Schüttringen und Mensdorf durch das Syretal zu führen. Wie kommt dieser Verlauf zustande?

Vor 1852 besteht der Plan, die Linie ab Luxemburg – vor allem aus wirtschaftspolitischen Gründen – durch das Syretal verlaufen zu lassen: Alzingen, Syren, Moutfort, Schrässig, Schüttringen, Mensdorf, Roodt-sur-Syre, Olingen, Betzdorf, Wecker, Wasserbillig.

Zusätzlich zu den normalen Bahnstrecken werden zwischen 1882 und 1904 einige Schmalspurlinien errichtet, da diese wesentlich günstiger in Bau und Unterhalt sind (insgesamt 150 Kilometer, 30 Haltestellen). Mit ihnen werden nun auch die dünner besiedelten Gebiete angeschlossen. Sie sind in der Hand des luxemburgischen Staates. Eine Besonderheit ist die „Personalisierung“ dieser Bahnen im Volksmund: Als „de Jangeli“ (Jean Knaff, Befürworter der Fels-Bahn) wird die Schmalspurbahn im Allgemeinen bezeichnet; „Charly“ (Charles Richard, Generaldirektor der



Ein Eisenbahnviadukt erlaubt dem «Feierwon» die Einfahrt in die Festung Luxemburg.



Prinz Heinrich



Ab 1857 werden jedoch auch Stimmen zugunsten einer Moseltrasse laut. Folgende Orte sollen angebunden werden: Pleitringen, Canach, Wormeldingen, Grevenmacher, Wasserbillig. Die Befürworter wenden sich direkt an die Verantwortlichen Favier und Jouve und bitten sie, neue Untersuchungen in Grevenmacher durchzuführen.

November 1857: Favier wird, per Gerichtsprozess und aufgrund von persönlichen Antipathien, der Bauauftrag entzogen.

1858: Die WL-Gesellschaft legt Baupläne sowohl für die Syretal- als auch für die Moselstrecke vor, dabei werden insgesamt 13 (!) unterschiedliche Verlaufsmöglichkeiten vorgeschlagen. Einer der zahlreichen hinzugezogenen Ingenieure, Wiltz, sieht in beiden Trassenvarianten Vorteile: Für die Moselstrecke sind keine Tunnelbauten nötig, sondern lediglich Terrassierungen; die Syrestrecke ist kürzer, kostengünstiger im Betrieb und es sind höhere Fahrgeschwindigkeiten möglich.

Die staatlichen Entscheidungsträger führen heftige Diskussionen, wobei immer wieder auf die Bedeutung der Moselorte verwiesen wird (insbesondere Grevenmacher ist zu jener Zeit sehr „staatsreu“).

Januar 1858: Mit 5 zu 4 Stimmen entscheidet sich der Staatsrat für die Moseltrasse und legt diesen Beschluss Prinz Heinrich vor.

März 1858: Der Prinz, dem die definitive Entscheidung vorbehalten ist, befürwortet jedoch die Syrestrecke und lenkt erst auf Druck der Regierung ein: Die Moselstrecke soll gebaut werden.

Nach und nach werden jedoch Gegenstimmen laut: Diverse Zeitungen wundern sich über den Vorzug der doch längeren Trassenvariante, aber auch Gemeinderäte protestieren. Zahlreiche Petitionen gehen ein.

Viele Syreorte, so auch Betzdorf und Olingen, sind zu jenem Zeitpunkt froh, dass die Trasse nicht bei ihnen entlang laufen soll und sind der Meinung, „dass die Eisenbahn von nicht so großem materiellen Nutzen sein könnte“ und dass die Entfernungen zu einem Bahnhof an der Mosel unerheblich seien (!) Sie verkennen offenbar die Vorteile, die sie durch die Bahn haben würden.

Auch die Moselbewohner äußern sich gegen den Streckenbau mit dem Argument, ein solches „Unglück“ solle von ihnen ferngehalten werden, denn als Weinbauern hätten sie keinerlei Vor-, wohl aber Nachteile durch die Bahn. Die Baugesellschaft ist auf ihre Grundstücke angewiesen. Dabei kommt es allerdings zu vielen Auseinandersetzungen und gegenseitigen Vorwürfen der mangelnden Zusammenarbeit bzw. mutwilliger Zerstörung der Weinberge.

Die Kehrtwende: Die WL-Gesellschaft rückt mehr und mehr von der Moselstrecke ab und fordert – mit der Begründung mangelnder Zusammenarbeit der Winzer sowie einer „glitschigen Strecke“ – den Staatsminister im Januar 1860 schließlich zur Trassenänderung auf (unvollendeter Bahndamm bei Oetringen s. Foto).



Auf einmal heißt es in einem offiziellen Bericht, dass ein Vergleich absolut für die Syrestrecke spreche, da diese günstiger sei, mehr Industrien bediene, an der Mosel Erdrutschgefahr bestehe und die Bahn den Moselbauern und -winzern zu wenig Nutzen bringe.

März 1860: Die Regierung beschließt die Abänderung des Streckenverlaufs. Diese wird Prinz Heinrich vorgelegt, der sehr verärgert

reagiert und zu Recht fragt, wieso die gleiche Strecke, von der er ein Jahr zuvor überzeugt werden musste, nun zu schlecht sein solle, um ausgeführt zu werden! Für seine Zustimmung stellt er Bedingungen – beispielsweise die Entschädigung der Moselaner – an die Eisenbahngesellschaft.

1861: Eröffnung der Strecke Luxemburg-Wasserbillig (Einweihung am 14. August 1861, Inbetriebnahme am 29. August).

Die Baukosten belaufen sich auf insgesamt 9,5 Mio. Franken (veranschlagt waren 7,5 Mio.).

Für die angebundenen Orte ist die Strecke ein Glücksfall: Die Linie, die u.a. die Orte Roodt-sur-Syre und Betzdorf anbindet, schafft zahlreiche Arbeitsplätze in der Gegend und sorgt für einen Anstieg der Bevölkerung.





Ortsgeschichte Roodt-sur-Syre

In Bezug auf die einzelnen Stationen gibt es viele Diskussionen: Der genaue Standort der Station in Wecker wird scharf diskutiert, da die umliegenden Ortschaften ein Interesse an einer günstigen Stationslage haben.


Zu erwähnen sei an dieser Stelle der bekannte Luxemburger Humanist Aloyse Kayser (1874-1926), der ab 1908 Bahnhofsvorsteher in Roodt-Syre gewesen ist. Er ist der Gründer des Turnverbandes „La Concorde Ouvrière“ (1909).

1909: Die Haltestelle Betzdorf wird, ebenso wie das zweite Streckengleis, erst jetzt gebaut.

1959: Elektrifizierung der Bahnlinie.

Die Strecke hat eine Länge von 37,5 km und verläuft über die „Bisserbréck“ in Pulvermühle bis zur Sauerbrücke in Wasserbillig am Ende des Luxemburger Bahnabschnitts.

Die Stationsgebäude der 11 einzelnen Bahnhöfe werden identisch geplant: Stets werden ein acht Meter breites und acht Meter tiefes Empfangsgebäude, zwei Bahngleise sowie zwei Abstellgleise konzipiert.

 Auf dem Platz erhebt sich das Bahnhofshauptgebäude, vor dem die Ortsgeschichte von Roodt-sur-Syre näher beschrieben ist.



Die genaue Entstehungszeit der Ortschaft Roodt-sur-Syre ist nicht bekannt. Die Heimatforschung geht jedoch, aufgrund von Mardellenfunden, von einer sehr frühen Besiedlung aus (Mardellen sind trichterförmige, 30 Meter breite und fünf Meter tiefe Löcher im Boden, die wahrscheinlich in früheren Zeiten als Wohn- bzw. Vorratsgruben dienten).

1083: Erste Nennung als „Rhodt“. Über die Jahrhunderte wurde daraus: Roth, Rhoda, Rhode, Rhodt und schließlich Roodt-sur-Syre. Der Namensstamm kommt von „roden, reuten“, was soviel bedeutet wie Land „urbar machen“, „für Landwirtschaft nutzbar machen“, denn zu eben diesem Zweck ließ der Graf von Luxemburg hier Menschen ansiedeln. „Syre“ stammt wohl vom kelt. „sura“ = „feuchtes Gebiet“.

Im Mittelalter war Roodt-sur-Syre stets, im Gegensatz zu dem unabhängigen Betzdorf, im Besitz des Grafen von Luxemburg. Frühere Karten zeigen das Dorf als ein typisches Straßendorf, also als eine Häuseransiedlung entlang der Hauptstraße (s. Karte).

13. Jh.: Das Dorf hat 50 Einwohner.

Um 1350: Roodt-sur-Syre zählt zum Moseldistrikt.

17. Jh.: Im Dreißigjährigen Krieg (1618-1648) leidet Roodt-sur-Syre, wie das ganze übrige

Land, sehr unter Zerstörungen, Armut und Seuchen. Die Einwohnerzahl sinkt auf vier Haushalte herab.

1714-1794: Aufschwung unter der österreichischen Landesherrschaft, lange Friedensperiode, die sich günstig auswirkt auf Eisenindustrie, Straßenbau, Handel und Handwerker.

1757: (Um-)Bau der heutigen „alten Kirche“ in Roodt-sur-Syre.

1771-1777: Der Bau der Straße von Luxemburg-Stadt bis Trier beschert der Ortschaft Roodt-sur-Syre viele neue Einwohner. Um diese Zeit wird auch das Roodter „Petryhaus“ als Postkutschenrelais, eine Station zum Auswechseln der Postkutschpferde, errichtet.





1787: Roodt-sur-Syre hat 126 Einwohner.

1792: Österreich und Preußen verbünden sich und ziehen auf ihrem Marsch nach Frankreich („Kampagne in Frankreich“) u.a. an Roodt-sur-Syre vorbei.

1828: Zahlreiche Roodter Familien emigrieren nach Südamerika, insbesondere nach Brasilien, um der grassierenden Armut zu entfliehen, die

nicht zuletzt aufgrund der holländischen Steuerpolitik um sich greift (Karte oben um 1824).

1861: Die Eisenbahnlinie Luxemburg-Trier wird eröffnet und bringt dem Dorf viele neue Arbeitsplätze.

1878-1900: Sieben Roodter Einwohner suchen ihr Glück in den USA und in Argentinien. Drei von ihnen kehren nach wenigen Jahren zurück.

Um 1900 gibt es zahlreiche Geschäfte und Wirtshäuser, eine Spezialwarenhandlung, vier Wirte (u.a. das „Café Kipgen“, später „Frieden“, sowie gegenüberliegend das Café „beim Ernestine“ an den Gleisen, Rue du Luxembourg, und das ansehnliche „Café Rathshoffmann“ in der Rue de la Gare, das zu Beginn des neuen Jahrtausends abgerissen wurde), je einen Müller, Bäcker, Schmied, Schneider, Schreiner, Weber, zwei Schuster und einen Arzt.

1914: Deutsche Truppen ziehen auf ihrem Weg nach Luxemburg u.a. von Wasserbillig und Grevenmacher Richtung Niederanven und passieren Berg, Banzelt und Roodt-sur-Syre.

1931 hat Roodt-sur-Syre 282 Einwohner.

10.05.1940: Erneut besetzen die Deutschen das Land. Die NS-Ortsgruppe der Gemeinde hat ihren Sitz in der Wohnung des jüdischen Bäckers Salomon „Sally“ Kahn in Roodt-sur-Syre. Roodt mit seinen damals 68 Haushalten wird erst am 12.09.1944 befreit. Glücklicherweise wird das Dorf im Krieg nicht beschädigt, auch wenn Einwohnerverluste zu beklagen sind.

1957: Errichtung des neuen Friedhofs.

1963: Bau der neuen Schule.

1972 hat das Dorf 335 Einwohner. 1988 sind es 620 und im Jahr 2002 sind es 1206 Einwohner.



Gehen Sie den Weg über den Parkplatz, an dem renovierten großen Eisenbahnschuppen vorbei in Richtung Olingen. Der Weg führt Kurz an den Gleisen vorbei und mündet in die Rue du Moulin. Gehen Sie die Rue du Moulin hinauf bis zur Hausnummer 2. Neben dem Wegkreuz aus dem Jahr 1848 (in Gedenken an Johannes u. Catharina Kons, Peter Hasdert) sticht hier das Bauernhofgebäude (Rue du Moulin 3) aus dem Jahr 1782 ins Auge.



16

Rue du Moulin 3, Roodt sur-Syre

Im Jahre 1782, als der majestätische Barockbau entstand, erlebte das Land einen wirtschaftlichen und kulturellen Aufschwung, der diese großzügigen Häuser ermöglichte.

Dass ein Müller von diesen wirtschaftlichen Vorzügen Gebrauch machte, liegt auf der Hand. Wie aber auch aus alten Rechnungsbüchern hervorgeht, waren die Löhne in der Zeit stark gestiegen. Wer jedoch einen sparsamen Haushalt führt, hat die nötigen Geldreserven, um sich solche Prunkbauten zu leisten.



Hervorstehende Eckquader (Äschler) umrahmen die Fassade. Steinbänder unter den Fenstern sorgen für eine gute Verteilung der Massen und unterstreichen gleichzeitig die Dreiteilung der Fassade, was eher eine Seltenheit ist. Die Baumeister dieses Hauses waren eben so gute Statiker wie Architekten.

Der vorhandene Wohnraum war sicherlich nicht in seiner vollen Ausdehnung für die Großfamilie gedacht; hier waren auch Knechte und Mägde, die ihr Leben in der Mühle verdienten, untergebracht.



Kehren Sie nun zurück und nehmen Sie dieses Mal den Weg durch die Bahnunterführung, um nach weiteren 50 Metern rechterhand auf Wohngedäude zu stoßen, welches früher die Mühle von Roodt-sur-Syre war (Rue du Moulin Nr. 8b und weitere).

17

Roodter Mühle

Der Arbeitsalltag des Müllers:

Das Mühlenwesen an kleineren Flüssen ist im Mittelalter fest in der Hand des Grundherrn, der über Mühlenbauten und den Müller bestimmt. Der Müller ist also lediglich der Pächter der Mühle.

Für dieses Pachtrecht muss er Naturalien abgeben. Außerdem hat der Grundherr den Rechtsanspruch, unabhängig von Auftragsreihenfolgen, als erster sein Korn gemahlen zu bekommen („Mahlvorrecht“). Sollte der Müller sich nicht daran halten, so gibt es festgelegte Strafen wegen Verfehlungen dieser Bannpflicht: Der Mahllohn muss trotzdem abgegeben werden und/oder es droht eine Gerichtsklage.

Die Bannleute müssen auch vom Müller verköstigt werden.

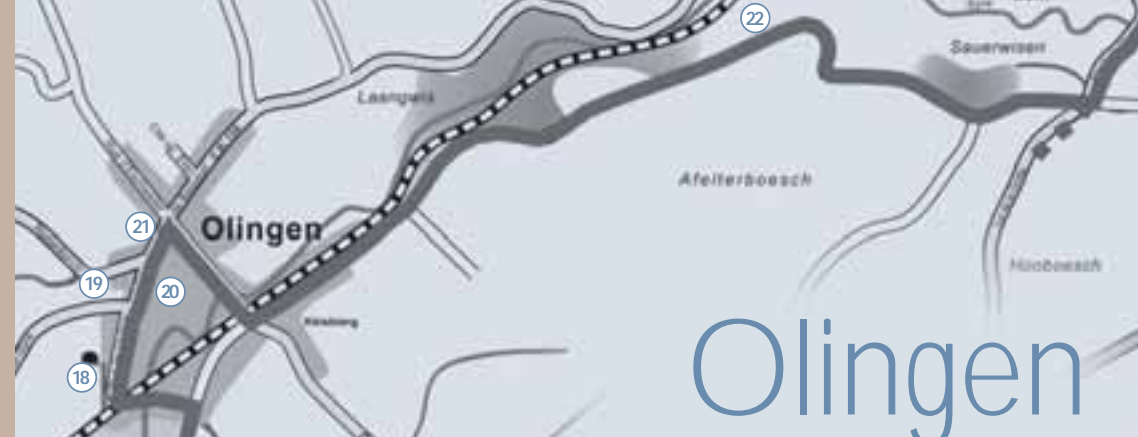
Außerdem nehmen die Gerichtsherren jedes Jahr eine Mühlenbesichtigung vor, bei der der Müller zu deren Verköstigung verpflichtet ist („Schöffen-“ bzw. „Mühlenessen“).

Der Müller hat eine Reihe von Aufgaben: Er muss die Mühle sauber und funktionstüchtig halten und Reparaturen durchführen, Kornsäcke annehmen und abwiegen sowie die Mühlsteine nachschärfen.

Seine Hauptaufgabe ist das Mahlen des Korns: Nach der Kornreinigung mit Wasser gibt er das Korn über einen Trichter durch ein Loch



in der Mitte des oberen Steines („Steinauge“) zwischen die beiden Mühlsteine. Der obere Reibstein („Läufer“) ist beweglich und reibt das Korn auf dem unteren, fest installierten Bodenstein. So wird es zerrieben und über Furchen langsam nach außen transportiert. Die Steine sind mit einem Mahlkasten („Zarge, Bütte“) ummantelt, in welchem das Mehl aufgefangen wird. Das Mehl wird gesiebt, gesichtet und gebeutelt, aus dem Schrotmehl wird so Feinmehl gewonnen (s. Stich). Schließlich gelangt es über eine Rutsche in den Mehlsack.



Olingen

(Einwohner: 439, Stand: Nov. 2005)

Der Müller arbeitet rund um die Uhr, auch nachts und sonntags, da er von günstigen Wasserverhältnissen abhängig ist.

Der so genannte „Mühlenbannzwang“ ist eine Verordnung, die die Dorfbewohner dazu verpflichtet, ihr Korn in einer bestimmten Mühle mahlen zu lassen. So sind dem Müller seine Kundschaft und damit sein Einkommen gewiss.

Roodter Mühle

1605: Erste Erwähnung.

1740 wird die Mühle als Besitz der Propstei Luxemburg aufgeführt.

1824: Die Mühle ist im Besitz von Henri Hoffmann.

1918: Mühlenbautechniker André Oth erwirbt die Mühle und legt den Mahlbetrieb still, nutzt jedoch – bis zur allgemeinen Elektrifizierung um 1930 – die Wasserkraft zur Stromerzeugung.

1955: Besitzer Roger Kahn baut die Mühle zu Wohnungen um. Heute weisen nur noch die Schleuse und ein Wassergitter auf die frühere Gebäudefunktion hin.



Nun gehen Sie weiter in der Rue du Moulin und biegen nach etwa 200 Metern in die Zillereistraße ein (ausgewiesener Fahrradweg nach Olingen). Der Name stammt daher, dass das erste Haus früher eine Ziegelbrennerei gewesen war. Von dort aus halten Sie sich auf dem Feldweg rechts neben der Bahnlinie nach dem zwei Kilometer entfernten Olingen, auf die Olinger Kirche und die dahinter sichtbar werdende Satellitenanlage der SES Global zu.



Kirche St. Wendelin, Olingen

1140: Ersterwähnung der Kirche in einer Urkunde von Papst Innozenz II.

1685: Statt dem ursprünglichen Schutzpatron, dem Heiligen Valentin (Beschützer vor Krankheiten und Viehseuchen), wird die Heilige Helena als Beschützerin der Färber und Nadler, Retterin vor Blitz und Feuer sowie vor Verlust von Gegenständen neue Schutzpatronin der Kirche (Fest: 18. August).

1712 erhält die Kirche einen neuen Titel (Patronin bleibt Helena): „Heiliges Kreuz“.

1750: Erneuter Patrozinienwechsel: St. Wendelin (Einsiedler nahe St. Wendel im 6. Jh., wo sich auch seine Gebeine befinden), Schutzpatron der Hirten u. anderer Landarbeiter. Bei Vieh-

seuchen wurde der Heilige angerufen: „Sankt Wendelin verlass uns nie, schirm unsern Stall, schütz unser Vieh“ (Fest: 20.10.). Nebenpatron Johannes der Täufer (24.6.).

Die Olinger Kirche ist eine von drei Filialen der Sankt-Martinus-Pfarrei Betzdorf (bis 1808), sechs Häuser gehören zur Pfarrei Roodt-sur-Syre. Nach 1756 kommt jedoch zunehmend der Wunsch zur Selbstständigkeit auf.

1808: Unter Napoleons Neuordnungen wird Olingen zur Filiale der Sankt-Nikolaus-Pfarrei Rodenburg (bis 1844).

Von 1838 bis 1841 wird eine neue Kirche im neoklassizistischen Stil errichtet. Mit diesem Neubau verbindet sich die Hoffnung, dass Olingen nun eine selbstständige Pfarrei würde. Das einschiffige Gebäude mit Tonnengewölbe, wie wir es heute vor uns haben, ist im Stil jener Zeit sehr schlicht, horizontal ausgerichtet und schließt mit einem stumpfen Turm ab (s. Zeichnung).

Zu Beginn wird dieser „drollige“ Kirchenbau stark diskutiert und kritisiert und bringt viele Besucher nach Olingen (nachzulesen in: *Evêque de la Basse-Mouturie: Itinéraire du Luxembourg germanique ou Voyage historique et pittoresque dans le Grand-Duché de Luxembourg*).

Architekt war Théodore Eberhard (1812-1874) aus Luxemburg, bekannt auch durch den Bau der Merscher Pfarrkirche.



Th. Eberhardt, Bürgermeister der Stadt Luxembourg; Architekt der Pfarrkirche von Olingen.



Auch der Friedhof neben der Kirche wird in jener Zeit neu angelegt; Steine vom Widdebiert werden für die Mauern verwendet.

1842: Konsekration. Schutzpatrone sind die Gottesmutter und der Heilige Wendelin. Letzterer ist auch auf dem der Kirche gegenüber liegenden Wegkreuz von 1843 zu sehen.

1844: Olingen wird selbstständige Pfarrei.

1874: Die Kirche wird, nach hundertjährigem Kampf, zur staatlich anerkannten Pfarrkirche.

1934: Gründlicher Umbau und Restaurierung (Architekt Aloyse Lahr): Die Kirchenfenster werden mit Heiligenbildern (St. Joseph, Barbara, Elisabeth, Anna, Willibrord u.a.) versehen.

1951: Einsegnung der Orgel (Orgelbaumeister: Schilling, Cruchten).



1960er: Erneute Restaurierung nach den neuen liturgischen Regeln, wie z.B. Zuwendung des Altars zum Volk.



Folgen Sie dem Straßenverlauf und beachten Sie die Kapelle aus dem Jahr 1919 vor dem Haus Nr. 2, an der Kreuzung Rue de l'Église/Rue de Roodt. Auf der anderen Straßenseite der Rue de l'Église ist ein altes Wegkreuz aus dem Jahr 1843 in das Stallgebäude eingelassen. Es zeigt u.a. den Heiligen Wendelin. Die Inschrift lautet „Dieses Kreitz stedt alhir zu Ehren Gottes. 1842 Heinrich Lahr“.

Gehen Sie nun 100 m nach links in Richtung Roodt-sur-Syre bis zum Haus N.4, Rue de Roodt-sur-Syre.



19

Rue de Roodt-sur-Syre 4, Olingen

Die sehr ausgewogenen Proportionen dieser Hausfassade aus dem Jahre 1841 von Peter Schons und Greta Stos erinnern an das 18. Jh., das sich noch an der Haustür ablesen lässt. Der Dorfschreiner, ein Meister der Barockformen, hat sein handwerkliches Können hier noch einmal unter Beweis gestellt.

Der Stichbogen, ein Jahrhundert vorher noch ein Stilelement, verschwindet in der Fassade. Er wird durch den Entlastungsbogen, der unsichtbar über dem Fenstersturz im Mauerwerk liegt, ersetzt.



Die Gesamtansicht deutet hingegen auf die neo-klassizistische Bauperiode hin. Vertikale und horizontale Linien ergeben Rechtecke, die das Gesamtbild nüchterner erscheinen lassen und dies in einer Zeit, wo politische Unsicherheit und Auswanderungen aufkommen.

Allgemein geht die Bautätigkeit jetzt zurück. Weiträumige Bauernhäuser wie dieses werden nur noch vereinzelt errichtet. Der rechte Teil, in dem früher Stall und Scheune untergebracht waren, wurde in der zweiten Hälfte des 20. Jh. zu Wohnzwecken umgebaut.



Kehren Sie nun zurück in der Rue de Roodt-sur-Syre bis zur Stelle, an der die frühere Schule stand und an der sich heute das Kulturzentrum befindet. Hier erfahren Sie Einzelheiten zur Dorfgeschichte.

20

Ortsgeschichte Olingen

Die Entstehung des Dorfes, ursprünglich nur ein einzelnes Gehöft, geht wahrscheinlich auf die fränkische Zeit zurück (Hinweis durch Siedlungsnamensendung auf „-ingen“). Allerdings gibt es keine historischen Funde aus jener Zeit. Zum Dorf entwickelt Olingen sich etwa im 10. Jh. Damals ist es umgrenzt mit einem Graben und einer Hecke und hat eine eigene Gerichtsbarkeit.

1040 oder 1096: Erstnennung als „Oldinga“ bzw. „Olinge“ (letztenanntes in einer Schenkungsurkunde an das Kloster Echternach, Zeuge: Thiefridus de Oldinga). 1193 Oldingen, 1430 Oildingen, auch: Ouldigen. 1541: Oilingen (das „d“ entfällt).

1140: Die Abtei St. Maximin wird als Besitzerin der Kirche Olingens bestätigt (durch Papst Innozenz II.).

1200: Ein Urbar (Güterverzeichnis) zeigt als erste Feststellung des Grundbesitzes einen Herrenhof („Villa Olingen“), der die Grundherrschaft hat, und neun Mansen (Bauernhöfe), die ihm zugeordnet sind sowie ferner sieben Parzellen Land, zwei Wälder, zwei Wiesen etc. Dabei gehört der Boden dem Grundherrn und dieser stellt ihn den Bauern zur Bewirtschaftung zur Verfügung, die dafür wiederum Frondienste leisten müssen. Die so genannte „Vogtei“ ist dabei die Grundeinheit des Bauernbetriebes (Haus, Ställe, Felder, (Baum-)Gärten).

Seit dem 12. Jh. wird in Olingen die Dreifelderwirtschaft betrieben: Der jährlich wechselnde Anbau von Wintergetreide (Weizen, Roggen) im ersten Jahr, Sommergetreide (Sommerweizen, Hafer) im zweiten Jahr und das Brachliegenlassen des Feldes (= keine Bewirtschaftung) im dritten Jahr.

1270: Die Abtei St. Maximin verdoppelt ihren Besitz in Olingen, indem sie Flächen von Wilhelm von Burin kauft.

1397: Errichtung der Marienkapelle.

15. Jh.: 16 Feuerstätten = 16 steuerpflichtige Familien, also ca. 128 Einwohner.

16. Jh.: 21 Haushalte, ca. 150 Einwohner.





Mitte 16. Jh.: Die Abtei gibt den größten Teil der Ortsrechte an den Vogtherm ab. Dies entspricht der allgemeinen Entwicklung jener Zeit: Alter Adels- und Kirchenbesitz löst sich auf und geht an Adelsfamilien über. In Olingen sind das: von Bellenhausen (16. Jh.), de Bouyelle/von Bubingen (17. Jh.), Mohr de Waldt (18. Jh.).

Dreißigjähriger Krieg (1618-1648): Zahlreiche kriegsrische Übergriffe, Hexenverfolgungen, Seuchen und Zerstörungen bringen viel Leid über das Dorf. Die Haushaltszahlen sinken von 23 im Jahr 1635 auf 5 im Jahr 1659. 1788 existieren wieder 28 Haushalte.

Um 1700: Die Bewohnerschaft wird zunehmend ärmer, das Dorf verliert stark an Bedeutung (Karte: um 1771). Die Abtei stellt die Eigenbewirtschaftung vollkommen auf Rentenbewirtschaftung um, indem sie ihre Ländereien verpachtet. Folgende Handwerker sind zu jener Zeit im Dorf tätig: Müller, Schneider, Wagner, Steinhauer, Maurer, Böttcher sowie Holzschneider.

1721: Die Herrschaft von Olingen wird an Lothar Ferdinand Mohr de Waldt verkauft.

1844: Olingen wird zur eigenen bischöflichen Pfarrei ernannt.

1878-1900: 29 Einwohner wandern in die USA und zwei nach Argentinien aus, acht von ihnen kehren nach wenigen Jahren zurück.



19. Jh.: Für die ca. 300 Einwohner existieren viele Handwerks- und Gewerbebetriebe: Handlanger, Schreiner, Schuster, Schneider, Leinenweber, Maurer, Sattler, Schmied, Wagner, Müller, Fleischer, Kleinkrämer (u.a. „Consum Biwer-Schweich“ („a Knuppen“) sowie der Krämerladen Belche-Freylinger, der im Jahr 2004 geschlossen wurde).

Um 1900 eröffnet Jean Hoffmann das „Café de l'Amérique“ („beim Onkel“), nachdem er aus Amerika zurückgekommen war. Daneben gab es noch die Gastwirtschaften F. Warnier, J. Weiss und Alphonse Schmit-Ernster, die später von Amélie Gross übernommen wurde (heute: chinesisches Restaurant). Die Gastwirtschaft Nic. Wagner-Thirifay (heute Hoffmann-Thirifay) besteht noch unter dem Hausnamen „an Huemes“.

Bis nach dem Zweiten Weltkrieg gibt es einen Vereinsbau, in dem lokale Kulturvereinigungen Musik und Theater proben und aufführen. Dieser wird jedoch ebenso wie das alte Schulgebäude mit dem Lehrerhaus und dem alten Waschbrunnen, an dem der neueste Dorfklatsch ausgetauscht wurde, abgerissen.

1979, 1987 und 1993 hat Olingen mit folgeschwerem Hochwasser zu kämpfen (inzwischen sind wirksame Maßnahmen gegen die Überschwemmungen ergriffen worden).

2005: In dem knapp 400 Einwohner zählenden Olingen gibt es keinen Handwerkerbetrieb mehr, lediglich zwei Gastronomiebetriebe.





Nachdem Sie sich das Haus in der Rue de Betzdorf angeschaut haben, gehen Sie weiter in Richtung Betzdorf und biegen rechts in die Rue de Flaxweiler ein. Sie überqueren die Brücke und biegen nach dem Bahnübergang links in den Feldweg nach Betzdorf ein.

21

Rue de Betzdorf 4, Olingen



Früherer Vereinsbau



Gehen Sie nun geradeaus, die Rue de Roodt entlang (rechts steht noch das Gebäude des früheren „Café de l'Amérique“), überqueren Sie den mittlerweile überbauten Rodenbach („Roudemer Baach“) und werfen Sie einen Blick in

eine weitere Olinger Kapelle, die der Heiligen Familie geweiht ist. Nun biegen Sie in die Rue de Betzdorf ein. Sie sehen nach 50 Metern auf der rechten Seite ein sehr gut restauriertes Bauernhaus (Nr. 4).

Das sorgfältig restaurierte Bauernhaus, im Jahre 1828 erbaut (Anbau rechts neuzeitlich), fällt durch seine strengen Linien und zugleich ausgewogenen Proportionen auf.

Obschon die Fassadeneinteilung an das 18. Jh. erinnert, wird die Formensprache einfacher als in der Barockzeit, da der Segmentbogen durch einen flachen Fenstersturz ersetzt wird. Diese wohlthuende Nüchternheit entspricht dem Zeitgeist. Das 19. Jh. wird zwar von Krisen heimgesucht, aber bemittelte Groß-

bauernfamilien wollten ihrem Stolz Ausdruck verleihen.

Die schmalen Luken unter dem Kranzgesims dienten der Durchlüftung des Esterichbodens (Eischterech oder Äserech), wo Feldkörner aufbewahrt wurden.

Der Treppeneingang, der jüngeren Datums sein dürfte, wird von einem Supraporta gekrönt, in dem der Erbauer sich darstellt und sich somit mit seinem Haus identifiziert.





Flurnamen der Gemeinde

Die Luxemburger Flurnamen (deren sprachwissenschaftliche Erforschung „Toponymik“ genannt wird) geben Auskunft über vielfältige Aspekte aus früheren Zeiten, ausgehend von den Kelten, Römern und Germanen bis zur neueren Zeit. Sie können abgeleitet sein von der Bodenbeschaffenheit, der natürlichen Ausstattung durch Gewässer und Wälder, der Tierwelt, religiösen Ereignissen und vielem mehr.

Häufig kann man anhand der Flurnamen auch auf die Besiedlungszeit schließen. So weist zum Beispiel die Bezeichnung „Syre“ darauf hin, dass hier schon die Kelten gelebt und angebaut haben (denn „Syre“ stammt vom kelt. „suara“: su = gut, schön; ara = Wasser, Fluss. Daraus ist römisch „sura“ und germanisch „Sauer“ geworden).

Einige Flurbezeichnungen sind direkt abzuleiten, während die Erklärung anderer schwerer fällt und wieder andere durchaus falsch gedeutet werden, wenn nicht gründlich genug recherchiert wird.

An dieser Stelle sollen die Ursprünge einiger Flurnamen der Gemeinde Betzdorf erläutert werden (Hinweis: Die Flurnamen sind bewusst in der Schreibweise des Kartenmaterials belassen, auch wenn einige von ihnen nach der neuen Rechtsschreibung heute anders geschrieben werden).

Mensdorf:

Brill → (auch: „Brühl“), vom lat. brolium, frz. breuil (dt. Brühl). Bezeichnung für feuchte Wiesenflächen in Dorfnähe. Selten: Waldname.

Grendelbruch → „Bruch“ = von seichten Wasserläufen durchbrochene Niederung, nasse Flur (bruoe, broglio = Sumpf).

In den Floisgarden → Flachsgarten (manchmal auch: „Haargarten“, „Horgarten“).

Lampbour → „Bour“, „Born“ = (Quell) Brunnen (im Wald).

Louboesch → Busch als ähnlicher Begriff wie Wald. „Loh“, „Löhr“ = Eichenrinde und daraus gemahlener Gerbstoff. → Eichenwald.

Op der Wierkspreet → dt. „Weg“ = Stroh → „Werksspreit“ = Konstruktion zum Trocknen des Stroh.

Rouduecht → von „Roden“ und „Acht“. Acht: großer Landkomplex dicht am Dorf.

Wakelterfeld → „Wakelter“ = Wacholder.

Wattholz → alter Ausdruck für „Wald“ („Wal“).

Wollefsgriecht → dt. „Wolfgraben“, hier kamen in kalten Wintern die heulenden Wölfe bis an die ersten Häuser in der Rue de la Grotte heran; „Griecht“ als „kleiner Graben“, „Kanal“).



Roodt-sur-Syre:

Beiwelek → „Léck“ von mittelhochdt. „luogen“ = lugen, spähen. Bezeichnung für zungenförmig ins Land ragende, schmale Anhöhen.

Breetfeld → breites Feld.

Gronn → von „Grond“ = Grund = von Hügeln eingeschlossenes Tal.

lewesch Uecht → von „Acht“ = größerer Landkomplex.

Riederboesch → „rieder“ = wahrschl. „kleine Rodung“.

Riedgan → s. „Riederboesch“.

Soud → von „Sumpf, Tümpel“ (auch: Somp, Soup, Sod, Sutt).

Stronk → Gestrüpp; „Strink“/„Strunk“ = Baumstumpf (von lat. truncus). Baumstümpfe wurden früher als Grenzmarkierungen benutzt.







Betzdorf

(Einwohner: 190, Stand: Nov. 2005)



Ortsgeschichte Betzdorf



Um das Jahr 0: Betzdorf dürfte eine römische Siedlungsstätte gewesen sein, mit einer privilegierten Lage am Knotenpunkt wichtiger Handelsstraßen, der römischen Heerstraße von Reims nach Trier und der von Arlon kommenden Fernstraße Via Militaris. Bildsteinfunde, die während des Kirchturmbaus 1852 gemacht wurden, könnten als Indizien dafür angeführt werden.

Die ursprüngliche Bezeichnung „Betensdorf“ ist eventuell von einer Person mit Namen „Betto“ bzw. von einem nahegelegenen Ort namens „Be'it“ abzuleiten. Die Endung „-dorf“ lässt auf eine fränkische Gründung der eigentlichen Siedlung zwischen dem 5. und 8. Jh. schließen. Spätere Schreibweisen: Bettendorf, Bettinsdorf (1321), Bettendorf, Betsdorf (1570).

1140: Erste Nennung. Dabei wird eine „Kirche in Bet(tr)estorf“ in einer Urkunde von Papst Innozenz II. erwähnt. Betzdorf gehört damals also zum Patronatsverband der Trierer Benediktiner aus St. Maximin.

1304: Ritter Heinrich, Herr von Bartringen, verschenkt seinen Besitz in Betzdorf an die Klosterfrauen in Differdingen.

1307: Erste Erwähnung einer Mühle.

1309: Die Patronatsrechte hat Hennekin von Bourscheid, Betzdorf existiert als Filiale (zugeordneter Ort) von Bourscheid. Auch 1570



werden die Herren von Bourscheid wieder als Inhaber des Patronatsrechts benannt.

16. Jh.: Nun sind die Herren von Eltz die Grundherren von Betzdorf. 1602 verkauft Franz von Eltz und Piermont seine Herrschaft von Betzdorf mit sämtlichen Liegenschaften für 14.000 Luxemburger Taler an Johann Matthias von Berg.

1618-1648: Während des Dreißigjährigen Krieges verschulden sich die neuen Herren von Betzdorf-Berg hoch, so dass Arnold Bernard von Berg und seine Frau Katharina Elisabeth von Losberg 1707 die Herrschaft an Lothar Ferdinand Mohr de Walldt verkaufen müssen (dessen Wappen noch heute über dem Hauptportal des alten Schlosses Betzdorf prangt). Aufgrund des Einflusses dieser beiden Familien erlangt Betzdorf eine führende Stellung innerhalb der Gemeinde (Karte: um 1771).

1795: Die Franzosen erheben Betzdorf – nach Abwägung zwischen dem religiösen Zentrum Betzdorf und dem verwaltungstechnischen

Zentrum Roodt-sur-Syre – zu einem Kanton mit Friedensgericht = Beginn der heutigen „Gemeinde Betzdorf“ mit ihren fünf Dörfern. 1831 geht der Kanton Betzdorf in dem Kanton Grevenmacher auf.

Bis 1803: Betzdorf ist Teil des Landkapitels Mersch und hierbei wiederum Teil der Syredefinition (Unterteilung des Kapitels in die Definitionen Syre, Attert und Sauer).

1803: Es kommt zur Einteilung in 14 Kantonalpfarreien; Junglinster wird, im Wettstreit mit Betzdorf, die Kantonalpfarre im Kanton Betzdorf.



1808: Betzdorf selbst wird neue Kantonalpfarre und löst Junglinster in dieser Funktion ab.

Ab Mitte des 19. Jh. (Karte: um 1824) wandern etliche Einwohner angesichts der wirtschaftlichen und sozialen Not aus. Zwischen

1881 und 1892 suchen allein vier Einwohner ihr Glück in Nord- und Südamerika. Zwei von ihnen kehren 1889 zurück.

Zweiter Weltkrieg: Betzdorf muss in seinem Schloss deutsche Truppen einquartieren. Im Oktober 1941 fallen in Ortsnähe drei Bomben, die glücklicherweise keinen Schaden anrichten. Im Mai 1942 verübt ein Einzeltäter einen Sabotageakt und bringt einen Zug zwischen Betzdorf und Olingen zum Entgleisen. Personen kommen dabei nicht zu Schaden. Am 12. September 1944 ziehen die Amerikaner im Rahmen ihres Befreiungsfeldzugs auch durch Betzdorf.

1961: Einweihung und Einsegnung der neuen Schule, 1962 Abriss der alten Schule.



Biegen Sie schräg gegenüber in die Rue de la Gare ein und beachten Sie nach 10 Metern auf der rechten Seite eine weitere Kapelle mit der betenden Muttergottes (an der Rückwand des Hauses Rue d'Olingen 1). Falls Sie zur Bahnstation Betzdorf gelangen möchten, so gehen Sie weiter die Straße geradeaus. Ansonsten nehmen Sie den Durchgang „An der Gaesselchen“. Nun haben Sie die Wahl: Biegen Sie rechts ab und folgen der Rue d'Olingen immer weiter, unter der Bahnunterführung hindurch und dann den Wald hinauf (Rue Pierre Werner). So gelangen Sie zum neuen Schloss Betzdorf (oder Sie biegen links in die Rue d'Olingen und gelangen zum alten Schloss Betzdorf, Station 24).

Neues Schloss, Betzdorf



Von 1912-1919 lässt René Muller-Laval aus Esch/Alzette dieses neobarocke Schloss durch den deutschen Architekten Paul Schultze-Naumburg erbauen und hinterlässt seinem Bruder Edmond das Schloss in Berg (Station 26).

In den dreißiger Jahren steht das Schloss leer. Im Mai 1940 beschlagnahmen es die Deutschen und eröffnen eine nationalsozialistisch orientierte Haushaltungsschule. 1953 kommt es zurück in luxemburgischen Staatsbesitz und bleibt bis 1964 Wohnsitz der erbgroßherzoglichen Familie, bis diese das Schloss Colmar-Berg bezieht. Von 1968 bis 1982 wird das Schloss als Erholungs- bzw. Pflegeheim genutzt. Im Juli 1982 treffen sich hier 3.000 internationale Pfadfinder zum 75. Jubiläum der Bewegung JUBICA (JUBIläumsCAMP). 1986



kauft die SES Global (Société Européenne des Satellites S.A.) das Schloss, renoviert und erweitert es.

Die eigentliche Schlossanlage besteht aus einem Vorhof (s. Fotos) und einem umbauten Innenhof, ferner einer Kapelle, einem Wirtschaftshaus, Ställen und Garagen.

SES Global (Gründungsjahr: 1985)

Das Schloss ist seit 1987, aufgrund der strategisch günstigen Lage am Busboesch, Hauptsitz von SES Global, eines der weltweit größten Satellitenunternehmen, sowie der operativen Tochtergesellschaft SES ASTRA. Deren zurzeit 13 in der Umlaufbahn stationierten Satelliten werden durch 20 Parabolantennen (Stand: 2005) von hier aus gesteuert und versorgen über 100 Mio. europäische Haushalte mit mehr als 1000 Fernsehprogrammen.



Kehren Sie zurück zum Kreuzungspunkt Rue d'Olingen/An der Gaesselchen bzw. biegen Sie, falls Sie den Schloss-Abstecher nicht unternommen haben, links in die Rue d'Olingen ein. Links, gegenüber dem Centre Culturel, entdecken Sie die dritte der nach den vier Himmelsrichtungen ausgerichteten Betzdorfer Fronleichnamskapellen, hier die im Jahr 1917 von der Familie Die-derrich-Klein errichtete, mit einer Jesusstatue.

Folgen Sie nun der Straße, die in die Rue de Wecker führt. Zu Ihrer Rechten sehen Sie den Gebäudekomplex des Instituts St. Joseph. Der eigentliche Schlossbau liegt etwas zurück – beachten Sie das Eingangsportal zum Alten Schloss!

Altes Schloss, St. Josephs-Institut, Betzdorf



Das älteste Gebäude des alten Schlosses ist um 1600, wohl unter Johann von Berg/Betzdorf, im Renaissancestil errichtet worden [A], die Nebengebäude stammen aus dem 18. [B] und 20. Jahrhundert ([C-H], s. Grundriss-Plan unten).

1707 verkauft Bernard von Berg es an Lothar Ferdinand Mohr de Waldt, später geht das Schloss in den Besitz der Familie de Reinach über. 1905 wird das Schloss von Dompfarrer F. Lech erworben und an die Elisabetherinnen verpachtet, in deren Besitz es ab 1913 übergeht. Die Schwestern gründen das bis heute existierende Behindertenheim, das dem Heiligen Joseph gewidmet ist.

Im 20. Jahrhundert finden kontinuierlich Vergrößerungen statt:

- 1922/23: 1. Seitenflügel, sog. „Schulhaus“ [C],
- 1934-36: 2. Seitenflügel mit Kapelle, Festsaal, Pflegeabteilung [D],
- 1955: 3. Seitenflügel mit Knabenhaus, Kranken- u. Isolierzimmer sowie moderner Küche [E],
- 1974: „Stahlbau“, Wohngruppengebäude [F],
- 1990er: Umbau der alten Stallungen zum „Foyer Jeanne“, Wohngruppengebäude [B],
- 2004-2007: große Umbaumaßnahmen (u.a. [H]),
- 2005: 100 Bewohner leben hier.



„Hospitalschwestern der Hl. Elisabeth“

Leitidee: „Für Christus im Dienst an den Armen“

1626: Apollonia Radermecher gründet die Kongregation (Aachen).

1671: Die Luxemburgerin Maria Zorn beruft drei Schwestern nach Luxemburg, Beginn der Kongregation hier im Lande.



Setzen Sie Ihren Weg entlang der Schlossfassade (Rue de Wecker) fort, um dann rechts in die Rue de l'Église einzubiegen. Dort sehen Sie rechts vom Schlosstrakt die Kirche von Betzdorf, ein Stück weiter die Straße hinunter die vierte der Betzdorfer Kapellen (Figuren: Muttergottes mit dem Jesuskind, außerdem Maria und Jesus als Einzelfiguren).

Pfarrkirche St. Martin, Betzdorf



1140: Aus einer Urkunde von Papst Innozenz II. geht hervor, dass hier bereits zu jenem Zeitpunkt ein Vorgängerbau („ecclesia de Bettesdorf“) der heutigen Kirche gestanden hat. Die Betzdorfer Pfarrei ist eine der ältesten Pfarreien des Landes und gilt als so genannte „Ur-“ oder „Mutterpfarrei“ (Urpfarreien gründen sich zumeist auf römischen Villen oder stammen spätestens aus der fränkischen Zeit). Die alte Kirche wurde beim Schlossbau in den ursprünglichen Wasserbering integriert.

1741: Nach und nach wird die Kirche zu klein, weshalb die Jesuiten die Mitzezherrn der Walddorf Vergrößerungsmaßnahmen auffordern.

1748: Unter Pfarrer Jakob Steidel errichtet der Tiroler Baumeister Sigmund Mung(g)enast, im Auftrag der Zehntherren und des Luxemburger Jesuitenkollegs, einen Neu-/Umbau der Pfarrkirche. Der Chor wird so vergrößert, dass er seitdem die gleiche Breite wie das Kirchenschiff aufweist.

1755: Die Kirche wird konsekriert und, wie die alte Kirche auch, als Hauptpatron dem Hl. Martinus (Jahrestag: 11.11.) und als Nebenpatron dem Hl. Hubertus (03.11.) geweiht. Entsprechende Barockstatuen in der Kirche erinnern an die Patrone.

Ab 1795: Unter Napoleon verliert die Kirche an Einfluss. Das Herzogtum Luxemburg wird Département des Forêts (bis 1814/15).

1795-1831: Betzdorf ist Kantonsitz (an Grevenmacher angeschlossen).

1808-1967: Betzdorf wird Dekanatsitz.

1852: Erneute Vergrößerung sowie Bau der neuen Westfront samt Turm im neoklassischen Stil sowie Bau einer neuen Empore. Dabei werden wertvolle römische Bildsteine gefunden.

1872: Ein Kreuzweg, bestehend aus 14 Stationen, wird der Kirche geschenkt.

1907: Bau einer neuen Orgel.



1933/34: Es finden Restaurierungen an der Abschlusstür zwischen Portal und Schiff statt, ferner werden Fenster in die Schalllöcher des Turmes eingebaut.

1937: Weihe der drei neuen Glocken: Die erste trägt die Inschrift „Mein Name ist Hl. Martinus. Ich wurde gegossen unter Bischof Joseph Philippe und Herrn Dechant Alfred Hary: 1937“, die zweite „Mein Name ist Maria, ich wurde gegossen unter Bischof Joseph Philippe und Herrn Dechant Alfred Hary: 1937“. Die dritte Glocke hat keine Inschrift.

1959-1961: Während großer Restaurierungsarbeiten wird die Orgel repariert, das alte Taufbecken durch ein neues ersetzt und von dem Treppenaufgang in eine Nische versetzt, und eine neue Empore erbaut. Erweiterung der Orgel im Jahr 1972.

1987: Erneute Restaurierung und Anschaffung neuen Mobiliars wie Hängelampen, Kirchenbänke u.a. Auch eine neue Muttergottesstatue findet Aufstellung.

Weitere Renovierungsmaßnahmen 2004/2005, nachdem gefährliche Risse in der Kirchendecke entdeckt worden sind.

Die Betzdorfer Kirche ist vier Joche (=Baubabschnitte zwischen zwei Hauptstützpunkten) lang und von einem aufwändigen Kreuzgratgewölbe überdeckt.

Noch bedeutender als die Architektur ist jedoch das Mobiliar der Betzdorfer Kirche: der Hauptaltar (von 1748), einer der schönsten Rokokoaltäre der Diözese, die beiden Seitenaltäre, der Muttergottesaltar (mit der Verkündigungsszene) sowie der Kreuzaltar (Christus am Ölberg) und allerlei Gefäße (Barockkelch, Rokokokelch, romanischer Messkelch etc.).

Die ehemalige Kommunionbank, ein Geschenk des erbgroßherzoglichen Paares, ist 1971 in den Altar eingearbeitet worden.

Weiterhin zeugen in Betzdorf zahlreiche Wegkreuze (17.-19. Jh.), vier Kapellen sowie die Lourdesgrotte am Ortseingang vom christlichen Dorfleben.



Begeben Sie sich erneut in die Rue de Wecker, zum Ortsausgang Richtung Hagelsdorf. Vor dem Ortsausgang biegen Sie rechts ein in die Rue du Moulin. Passieren Sie nach 200 bis 300 Metern die alte Betzdorfer Mühle zu Ihrer Linken. Folgen Sie dem Feldweg und überqueren Sie die Syre auf der Holzbrücke. So erreichen Sie die auf der Anhöhe liegende Ortschaft Berg und kommen direkt auf das Schloss zu.

Gehen Sie die Rue du Château entlang. Durch den Südflügel gelangen Sie in den Schlossinnenhof, wo Sie Wissenswertes über die Geschichte dieses Gebäudekomplexes erfahren.



Berg

(Einwohner: 134, Stand: Nov. 2005)





Ortsgeschichte Berg

Berg ist die kleinste der fünf Gemeindeortschaften (2005: 134 Einwohner).

7. Jh.: Berg existiert wahrscheinlich schon damals („-berg“ als fränkische Ortsbezeichnung). Das heutige Dorf ist zunächst nur ein einzelnes, größeres Gehöft unter einem Großgrundbesitzer gewesen.



1283 oder 1324: Erste schriftliche Nennung. Frühere Bezeichnung war auch „Berreg“, ein moselfränkischer Ausdruck für den Berg als solchen.

Beginn 14. Jh.: Grundeigner in Berg u. Betzdorf ist Hennekin von Bourscheid, später der Ritter Gervasius von Ospem.

Beginn 18. Jh.: Besitzer ist der wohlhabende und einflussreiche Bernhard von Berg.



1707: B. von Berg verkauft sein Betzdorfer Schloss an Lothar Friedrich Mohr de Waldt.

Im 19. Jahrhundert hat Berg um die 100 Einwohner.



Machen Sie einen kleinen Abstecher zur Rue du Château 31, einem schönen Bauernhaus.

28

Schloss Berg



1307: An dieser Stelle steht bereits zu jenem Zeitpunkt ein befestigter Bauernhof in Gestalt eines herrschaftlichen Gutshauses. Die Besitzrechte liegen bei Hennekin von Burscheid, dem Junker Johann von Lellich (Lellig) sowie den Berburger Herren.

16. Jh.: Das Gut gehört Johann von der Eltz aus dem Haus Oettingen.

1602: Die Familie von der Eltz verkauft ihren Besitz für 14.000 luxemburgische Taler an Johann Matthias von Berg.

1604-1606: Größere Umbauten finden statt (ein Schlussstein mit dem Datum ist im Flur des Westflügels zu sehen).

1707: Nach den schwierigen Zeiten während und nach dem Dreißigjährigen Krieg (1618-1648) gerät die Familie von Berg in finanzielle Schwierigkeiten. Sie verkauft daraufhin die Herrschaft Betzdorf samt dem Ort Berg für 7.500 Taler an Lothar Ferdinand Mohr de Waldt u. dessen Gemahlin Marie-Louise von Warsberg.

Anfang 19. Jh.: Das Schloss Berg geht in den Besitz von J. B. Weydert aus Roodt-sur-Syre über, welcher 1807 von Napoleon zum Friedensrichter im Kanton Betzdorf ernannt wird. Über Heirat gelangt das Schloss an René Müller, der es 1912 seinem Bruder Edmond schenkt. René selbst lässt sich das neue Schloss Betzdorf errichten.

1955: Das Rote Kreuz erwirbt das Schloss und benutzt es als Ferienkolonie, später als Flüchtlingsheim.



1997: Der Betzdorfer Gemeinderat beschließt den Umzug aus dem Gemeindehaus Roodt-sur-Syre in das Schloss Berg.

1999: Ausführliche Umbau- und Renovierungsmaßnahmen (Restaurierung: Architektin Françoise Folmer, Innenarchitektur: Laurent Biever).

2000/01 (29.06.): Feierliche Einweihung des renovierten Schlosses.

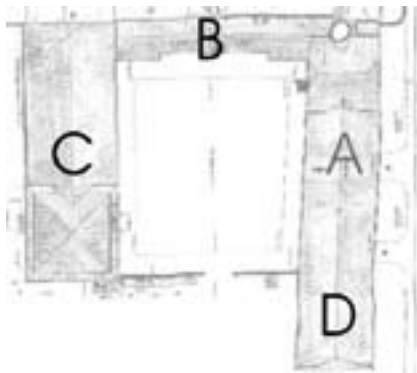
Die einzelnen Bauteile

Der älteste Teil ist der Westflügel (A) entlang der Straße von 1606, der im Jahr 1723



29

Rue du Château 26, Berg



verändert wurde. Er weist heute wieder die ursprünglichen Farben sowie ein Kreuzgratgewölbe auf. Auch der Treppenturm, in welchem noch Reste der alten Steintreppe zu sehen sind, sowie u.a. ein alter Brotofen sind Zeugen jener Bauperiode.


Im Laufe der Zeit sind die Anbauten im Süden und im Osten hinzugekommen, so dass eine U-Form entstanden ist, welche erstmals im Kataster von 1824 festgehalten wird. Damals haben West- und Ostflügel die gleiche Länge aufgewiesen, heute ist der Westflügel deutlich länger.

Unter den Mauern des Südflügels (B) wurde ein alter Brunnen entdeckt, der der Wasserversorgung der Einwohner gedient hat. Eine Legende besagt, dass dieser Brunnen 100 Meter tief sei.

Im Ostflügel (C), in dem heute Büroräume angesiedelt sind, war im 20. Jh. das Wohnhaus untergebracht (Erbauung erst gegen Ende des 19. Jh.). In den anderen Teilen befanden sich früher Scheunen und Ställe.

1929: Der Westflügel wird verlängert (D), was anhand der Fensterrahmen und Türen neueren Baudatums mit ihren roten Ziegelsteinen nachzuweisen ist (s. Grundrisskarte).




 Betreten Sie wieder die Rue du Château und nehmen Sie direkt gegenüber die hübsche Bauernhausfassade (Nr. 26) wahr.

Die angenehm gestaltete Fassadeneinteilung setzt sich aus einem Spiel von Rechtecken, horizontalen und vertikalen Linien zusammen, die ein Ganzes bilden, das mit einem kräftigen Steingesims (Corniche) zum Dachbereich hin abgeschlossen wird.

Die Eingangstür mit Oberlicht und Supraporta geben nicht nur Aufschluss über den ersten Eigentümer, sondern auch über das handwerkliche Können der Steinmetze, die sich mit dem Eigentümer im Stein verewigt haben und dies an einer Stelle, wo kein Weg vorbeiführt.

Diese Steintafel ist aber auch eine bescheidene Selbstdarstellung der Erbauer, gepaart mit einem berechtigten Stolz und dies zu einem Zeitpunkt, wo mehr Selbstsicherheit das ländliche Dasein lebens- und liebenswerter erscheinen lässt.

Diese Feststellungen führen zu der Annahme, dass Häuser, die viele Generationen beherbergt haben, auch so genannte Vermenschlichungen erfahren haben, die uns heute erlauben, gebaute Zeitzeugen besser zu identifizieren.

 Ein Stück weiter ist in die Fassade des Hauses Nr. 15 ein altes Wegkreuz eingelassen. Rechts sehen Sie die frühere Schule von Berg, an der noch die Glocke der früheren Kirchenkapelle angebracht ist. Die Kirchenkapelle selbst befand sich gegenüber der alten Schule, auf der linken Seite der Rue du Château.



Rue du Château 31, Berg



Das typische Großbauernhaus im Barockstil, mit Krüppelwalm im Dachstuhl, geht auf das Jahr 1782 zurück und beweist, mit welch großzügigem Platzangebot ein Hof - in dem meistens drei Generationen wohnten - aufwarten konnte. Dass diese Familie sich noch vergrößerte, wird durch den Anbau rechts auf der Forderfront ablesbar.

Symmetrie gepaart mit guten Proportionen ergeben eine ausgewogene Fassadenaufteilung, was den Hauptteil des Hauses angeht. Der Anbau ist ein Versuch, sich diesen stillvollen Elementen anzupassen.

Die sechs Tritte im Eingangsbereich beweisen, dass das Haus unterkellert ist, eine Baumaßnahme, die ab der Mitte des 18. Jh. getroffen wurde, als man begann, Kartoffeln einzukellern.

Die schmale Fensterreihe zwischen Dachg Sims und erstem Stock war dazu bestimmt, den Kornspeicher zu durchlüften. Ursprünglich waren diese Öffnungen verbrettert.

Sehr elegant wirken die Fenstergewände (Stein- umrahmungen) mit Segment- oder Stichbogen, die typisch für den „Maria-Theresia-Stil“ sind. Der Name geht auf die Regierungszeit der österreichischen Kaiserin zurück, die dem Land zwischen 1740 und 1780 Frieden und Wohlstand brachte.

In den sogenannten „Gälle Joeren“ sind gute Handwerker aus Tirol und Oberösterreich, um am Bau der Abtei Echternach mitzuwirken, eingewandert. Nach Fertigstellung der Klosteranlagen wurden sie in den Dörfern tätig.



Impressum

© 2007

Arbeitsgruppe Via Vera:

Georges Calteux, Robert Kimmel,
Danielle Kohn, Schuller Léon,
Georges Mesenburg, Jeannot Waringo

Dokumentation/Textentwürfe: Insa Hugo

Fotos: Rob Schiltz und andere

Kontakt: Gemeinde Betzdorf: 770049-1
Musek am Syrdall

Design: M&V Concept

Druckerei: Imprimerie Centrale

Stand: Mai 2007

Die Informationen in dieser Broschüre sind mit viel Sorgfalt zusammen getragen worden. Fehler, die sich dennoch eingeschlichen haben, bedauern wir.



Von links nach rechts: Georges Calteux, Georges Mesenburg, Jeannot Waringo

Der Kulturweg VIA VERA ist ein Gemeinschaftsprojekt des Kulturministeriums, der Gemeinde Betzdorf sowie der Vereinigung Musek am Syrdall.



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture, de l'Enseignement
supérieur et de la Recherche



Musek
am Syrdall